

NOTE TO USERS

Page(s) not included in the original manuscript are unavailable from the author or university. The manuscript was microfilmed as received

Title Page

This reproduction is the best copy available.

UMI[®]

UMI Number: EC55633

INFORMATION TO USERS

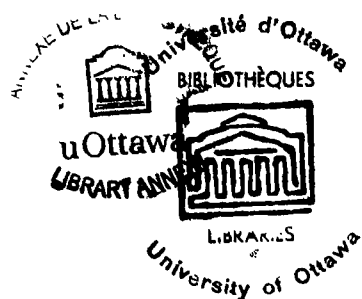
The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55633
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346



Thèse principale.

(M.A., U.O., juin 1928)

MADAME DE MAINTENON.

Au siècle où le goût se précisait, où l'on sentait le besoin de l'ordre et de la discipline, une foule d'hommes de génie: fondateurs de l'Académie française, réformateurs de la langue, poètes, dramaturges, prédicateurs, historiens, moralistes, etc., s'arrêtaient sur les plans à adopter dans l'érection de leurs vastes monuments littéraires. On vit alors une vaillante cohorte de femmes se dresser comme par enchantement à leurs côtés. Elles venaient, par les grâces de leur esprit, leur subtilité, leur délicatesse, atténuer en quelque sorte ce que le génie avait de trop austère; elles venaient compléter l'oeuvre masculine et donner à la littérature son caractère vraiment français. Les hommes en étaient la profondeur; les femmes en seraient la grâce.

Si nous cherchons à caractériser d'un mot la nature de l'influence des femmes dans les lettres françaises, nous pouvons dire avec Brunetière qu'elles ont donné sa forme à l'esprit français. Constituées en auditoire d'élite où les génies venaient lire leurs oeuvres et les soumettre à leurs critiques souvent judicieuses, devenues véritablement reines du goût et de l'opinion, elles ont voulu qu'il ne fut pas permis à l'écrivain de refaire la langue à son image, et si jamais il l'essayait, qu'encourant ainsi leur disgrâce, il fût un barbare parmi nous. Elles ont également voulu que si l'on écrivait, ce fût pour être lu et compris sans imposer au

lecteur la fatigue d'une tension trop forte de l'esprit. Elles ont encore voulu qu'il n'y eût pas de sentiment, même le plus subtil, ou de pensées, même la plus profonde, qui ne fussent transposés de la langue technique dans celle de l'usage mondain. Elles ont enfin voulu qu'on mît de l'agrément jusque dans les matières qui le comportent le moins, et que l'on ne manquât jamais aux lois de l'art de plaire. Et c'est pourquoi la prose française possède tant d'élégance dans la précision, tant de souplesse dans la mesure, et en général, tant de lucidité dans la profondeur.

Ce n'est pas tout. Si dans aucune littérature il y a eu tant de supériorité dans le genre épistolaire, une telle succession de pénétrants moralistes, une telle richesse dans le théâtre et le roman: il faut en convenir, c'est à l'influence des femmes, c'est à la vie de salon et de cour, c'est au perfectionnement de l'esprit de sociabilité qui s'opéra sous leur patronage que nous en sommes redevables.

En effet, le "souci du bien dire" en tant qu'il consiste à user de cet art de détourner les choses que l'on veut dire ou de les relever par la vivacité du tour et par le sentiment; de cet esprit de politesse qui avertit en toute circonstance de s'arrêter à temps; de cet enjouement qui inspire une disposition à se servir de tout et à ne s'ennuyer de rien; ce souci du bien dire tel qu'il se pratiquait dans les différents cercles littéraires, n'est-ce pas le fond du genre épistolaire ?

Il ne faut pas douter non plus que la pénétration des moralistes français se soit comme aiguisée dans l'atmosphère subtile des salons. Si La Bruyère et La Rochefoucauld, par exemple, ont excellé

à pousser l'anatomie de l'homme social et moral jusqu'au dernier degré de délicatesse et de précision, c'est que tout en perfectionnant leurs moyens d'expression, ils avaient aussi perfectionné leur oeil dans ces sortes de réunions où l'art de découvrir les nuances était devenu une délicieuse occupation. Ainsi, quand l'auteur des Maximes nous fait connaître que "la gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit", c'est qu'en maintes occasions, chez Mme de Sablé et chez Mme de La Fayette, il lui a été donné d'admirer la sottise d'un magistrat ou la majestueuse nullité d'un grand de la cour.

Il faut encore reporter à l'influence des salons et des femmes, une part au moins des origines du drame et du roman qui sont partout l'expression des relations sociales. Ce sont eux qui, dans une littérature jusque-là toute raisonnable ou au moins tout intellectuelle, ont fait au sentiment la part qu'on lui avait longtemps refusée; ce sont eux qui ont commencé à distinguer et à classer les nuances changeantes d'un même sentiment ou d'une même passion; eux qui ont assoupli la langue de l'observation, de l'analyse psychologique et du dialogue pour les romanciers et les auteurs dramatiques.

Le nombre de ces femmes maîtresses et arbitres du bon goût est tel au XVIIe siècle que jamais autre n'en a produit autant. Quelques-unes furent des ouvrières obscures qu'il serait injuste de dédaigner. D'autres ont brillé pour un temps et ont vu pâlir leur étoile. Un grand nombre, cependant, éclairent encore les esprits par la fraîcheur immortelle de leur pensée, le coloris de leur style, la noblesse de leurs sentiments, la connaissance du siècle et des hommes

où elles vécurent; elles se sont essayées dans tous les genres.

Voici, en premier lieu, l'Arthénice de la "Chambre bleue", la marquise de Rambouillet, qui, pendant près de cinquante ans, réunit autour d'elle tout ce qui avait eu ou promettait de l'éclat. Les vers de Malherbe, les oraisons funèbres de Cospeau, les tirades de Corneille, les dissertations morales de Balzac avaient trouvé le chemin de son esprit. Ses autres courtisans, ou plutôt ses autres sujets s'appelaient Rotrou, Mairet, Gombauld, Racan, Chapelain, Voiture, Conrart, Godeau, Patru, Saint-Evremond, Benserade, Cerisandes, Ménage, l'abbé Cotin, Segrais, Mlle de Scudéry, la marquise de Sablé, Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme de Cornuel, et enfin, le jeune Bossuet que l'on y fit prêcher, dit-on, à l'âge de douze ans.

Après Julie de Montausier, la grande Précieuse, Mlle de Scudéry, celle que la cour et la ville proclamaient avec éclat la Sapho de la France, recueillit en partie l'héritage du salon bleu. Ses samedis furent fréquentés pendant une dizaine d'années, et on y discutait suivant un programme tracé à l'avance. Cette illustre savante, alors sans rival dans la carrière romantique, donna à la littérature de l'époque: les Aventures de Bassa, les Harangues des Femmes illustres, le grand Cyrus, Clélie, Célinte, Ibrahim, Mathilde, la Promenade de Versailles, deux volumes de Conversations et une infinité de vers et de lettres.

Mme de Sablé, hôtesse d'Arthénice et de Sapho, eut aussi son cénacle. C'est là qu'il fallait écrire sous une forme condensée. Le manuscrit des Maximes voyageait souvent de Paris à Auteuil pour être soumis au jugement de la marquise. Elle-même nous a légué un livre de **Maximes**.

Saluons en passant l'originale mais convaincue Ille de Gournay. Elle voulut s'opposer aux réformes de Malherbe car elle n'aimait pas les regratteurs de mots, et "en courrait-il trois fois autant, elle n'en répudierait pas un". Elle a écrit l'Egalité des Femmes et des Hommes, et un recueil de poésies intitulé Bouquet du Pinde.

Vient ensuite la délicate poétesse, Mme Deshoulières, dont le nom a été mêlé à la querelle et à la lutte entre Racine et Pradon. Ses ballades, ses épîtres, ses chansons, ses élégies, ses odes révèlent des vers d'une variété souple, et un ton qui s'élève souvent à celui de son ami Fléchier.

S'agit-il de la querelle des anciens et des modernes, nous voyons Mme Dacier engager la polémique avec Lamoignon. A l'âge de soixante-trois ans, elle écrit un traité sur la Corruption du goût, et son adversaire riposte par ses Réflexions sur la critique. Ces oeuvres faisaient dire à Voltaire que l'ouvrage de Mme Dacier était digne d'un savant homme, et que celui de son contradicteur était digne d'une femme d'esprit.

A côté des mémorialistes apparaissent Mme de Montpensier, auteur des Mémoires de la Fronde et des Divertissements d'Aurélié: véritables peintures des moeurs et des goûts de l'époque, caractérisées par une grande sincérité et un naturel charmant; Mme de Motteville dont les Mémoires d'Anne d'Autriche font revivre avec simplicité les scènes de la Fronde au milieu desquelles elle vécut; Mme de La Fayette, enfin, l'une des plus intéressantes de cette galerie, qui donna à l'histoire les Mémoires de la cour de France et la vie d'Henriette d'Angleterre.

Cependant, la plus belle gloire de Mme de La Fayette, c'est d'avoir frayé la voie au véritable roman. Sa Princesse de Clèves où elle mêle la grandeur morale d'un Corneille à la sensibilité d'un Racine, fut plus qu'une intéressante nouveauté; ce fut une vraie révolution qui changea complètement les idées et les goûts en les tournant vers un genre plus vrai et plus réel. Elle eut de fidèles imitatrices dans Mme de Villedieu, l'Ille de la Force, de Lussan, de la Roche Guilhen et la Comtesse d'Aulnoy, auteur des Mémoires de la Cour d'Espagne où V. Hugo puisa les traits d'Hernani et de Ruy Blas.

Le théâtre nous donna l'Ille Bernard qui produisit Léodomie et Brutus. Voltaire, paraît-il, a puisé dans ce dernier, sans le dire, plus d'un trait de son Brutus.

Que dirons-nous de Mme de Sévigné, cette femme charmante dont les lettres nous peignent avec des couleurs si vives et si naturelles le mouvement, l'esprit, les usages, les occupations, le caractère et les personnages du grand monde au milieu duquel elle vivait. Elle demeurera toujours, dans la voie qu'elle a illustrée, le type glorieux et inimitable. Son cercle fut un des plus brillants de la Société de ce temps.

Il faudrait aussi nommer Mmes de Lambert, de Chaulnes, de Lavardin, de Villars, d'Humières, d'Uxelles, de Saint-Géran qui eurent aussi leurs salons; Mmes de Frontenac et d'Outrelaise surnommées "les Divines" à cause de leurs grâces et de leur esprit et dont la maison fut un des centres les plus remarquables. Il ne faut pas oublier non plus Mme de Coulanges à qui tout le monde écrivait; ni Mme de La Sablière, remarquable par ses connaissances, et que La Fontaine dont elle se chargea pendant vingt ans nous peint si bien dans ses vers

ni Mme de Cornuel dont l'esprit conserva jusqu'à la fin un mordant que l'âge n'émoussa pas; ni Mme Hervart qui recueillit à son tour La Fontaine; ni même la duchesse de Richelieu et la maréchale d'Albret dont les hôtels étaient une suite et une imitation de l'hôtel de Rambouillet quoiqu'il leur manquât un Voiture pour en faire passer à la postérité les événements.

Les divers groupes patronisés par ces femmes d'élite ne formaient à vrai dire qu'une même société constituée par cette foule de célébrités rendues familières à notre mémoire. Racine, Boileau, Molière se répandaient dans les cercles; La Fontaine y promenait ses distractions et sa rêverie. Le mouvement d'esprit qui se produisit alors n'a rien de comparable en aucun temps.

Bien que le mérite de toute cette pléiade de femmes soit très grand, il serait incomplet s'il ne nous avait donné une femme digne d'être opposée à Mme de La Fayette et à Mme de Sévigné, deux d'entre les plus grandes; une femme qui, à l'exactitude et à la finesse du sens littéraire, a su joindre (chose inouïe!) la qualité toute virile de la raison profonde. Cette femme, c'est Mme de Maintenon. Arrêtons-nous quelques instants aux péripéties de sa vie accidentée, puis nous l'accompagnerons dans son évolution au milieu de tout ce beau monde des lettres. Enfin, après un coup d'oeil sur les glorieux débuts du théâtre et de la culture littéraire à Saint-Cyr, nous étudierons l'oeuvre écrite de cette admirable éducatrice dont le nom est inscrit en lettres d'or au livre de notre littérature pédagogique.

I. SA VIE

Les fictions de romans sont moins étranges que les réalités de la vie. Singulière existence en vérité que celle de Mme de Maintenon. Son histoire vraie ressemble à l'une de ces trames légendaires tissées par la féconde imagination des conteurs de moyen âge, ou mieux'encore, par la baguette magique des fées toutes-puissantes.

C'est dans une prison de Niort où son père était incarcéré pour dettes et conspiration avec l'ennemi, que Françoise d'Aubigné commença tristement la vie (27 nov. 1635). Sa tante, l'excellente Mme de Villette, craignant que cette jeune plante privée d'air et de lumière ne vint à s'étioler, l'emporta dans son château de Murçay et l'éleva comme l'enfant de la maison. Bientôt réclamée par la tendresse maternelle, ses premières années s'écoulèrent à Château-Trompette où son père avait été reconduit. Là, Jeanne de Cardillac, tout entière à ses devoirs de mère, ébaucha avec talent et prudence cette éducation qui devait donner à la France une de ses femmes les plus célèbres, une de ses gloires les plus illustres.

Aubignette avait quatre ans lorsque son père, sorti de prison, la conduisit à la Martinique où il alla chercher fortune. Pendant la traversée, Françoise fut si malade qu'on la crut morte. Déjà, on se préparait à saluer de quelques coups de canon la chute du pauvre petit cercueil dans la mer. Jeanne d'Aubigné dont la fibre maternelle s'était émue, voulut une dernière fois presser son enfant sur son coeur..... Tout à coup, elle poussa un cri terrible: sa fille n'est pas morte ! Elle a senti battre une artère de la petite malade; elle vit, elle en est sûre ! Françoise était sauvée. Un jour qu'elle rappelait à Versailles ce souvenir du passé: " Madame, interrompit un cour-

tisan, on ne revient pas de là pour rien ".

Sous un climat enchanteur, au milieu de la puissante végétation et des parfums enivrants des Antilles, le corps et l'intelligence de celle que l'on nommait "la jolie petite Française" marchaient vite au développement. A l'âge où l'on met encore des jouets entre les mains d'une petite fille, Mme d'Aubigné faisait lire à la sienne les pages sublimes de Plutarque. Françoise l'apprenait par coeur, avec défense de s'entretenir d'autre chose avec ses frères que des grands exemples offerts à son admiration. Souvent aussi les trois enfants recevaient l'ordre d'écrire des lettres en France, traitant de différents sujets. Alors, Charles qui avait l'esprit paresseux venait trouver Aubignette: "Ma soeur, si vous voulez faire mes lettres, je vous irai chercher des oranges pour vous récompenser". Il semble que déjà la petite montrait de la réflexion, de l'élévation dans les pensées et les sentiments.

Lorsque la mort de Constant d'Aubigné obligea Jeanne de rentrer en France, un avare et brutal créancier la contraignit, dans l'espoir de toucher la somme due, de lui laisser sa fille en otage. Françoise, à peine âgée de douze ans, commença alors l'apprentissage des humiliations et des souffrances qui devaient signaler la première période de sa vie. Chassée inhumainement par la femme de ce monstre cruel après en avoir subi les traitements les plus durs, la pauvre petite abandonnée adresse des adieux déchirants à sa mère, à son frère et à sa bonne tante de Villette puis se prépare à mourir. Encore une fois, Dieu la sauva. Le juge du lieu, ému d'une douce pitié, la recueillit et la plaça sur un navire au milieu de marins dont les manières rudes et grossières l'épouvantèrent pendant toute la traversée.

Arrivée en France, Mlle d'Aubigné se retira de nouveau au château de Murçay, et y embrassa le protestantisme dont son aïeul, le farouche Théodore-Agrippa d'Aubigné avait été le champion célèbre. Dès lors, elle se fit remarquer par une fermeté de caractère digne d'une meilleure cause, et tint bravement le drapeau de la rébellion. Lorsque sa mère l'emmenait entendre la messe à Saint-Jacques de Haut-Pas, la fillette tournait systématiquement le dos à l'autel, et recevait stoïquement les soufflets que lui attirait son impiété.

Indignée, Mme d'Aubigné retira vite sa fille des mains protestantes de Mme de Villette, et la confia à une autre parente, très zélée catholique. Tous les efforts de Mme de Neuillant pour convertir sa jeune protégée n'aboutirent qu'à lui faire connaître que Françoise avait beaucoup d'entêtement et aurait un jour beaucoup d'esprit. Piquée de sa longue résistance, elle pensa qu'il fallait vaincre cet orgueil par l'humiliation. Sa nièce fut, dans cette pensée, confondue avec les domestiques. "Je commandais dans la basse-cour, racontait Mme de Maintenon, et c'est par là que mon règne a commencé". Chaque matin, dès que l'aube réveillait les travailleurs, Aubignette, une longue gaule à la main, un chapeau de paille sur la tête et un loup sur le visage pour conserver le plus beau teint du monde, sortait pour aller dans les champs garder un nombreux troupeau de dindons. Un panier contenait son frugal déjeuner et un livre; elle avait ordre de ne prendre sa nourriture que lorsqu'elle aurait appris cinq quatrains de Pibrac.

De guerre lasse, Mme de Neuillant prit d'abord le parti de mettre la petite rebelle au couvent des Ursulines de Niort, mais comme les religieuses de cet endroit ne parvinrent pas mieux à ébranler son entêtement, elle la rendit à sa mère. Jeanne qui était sans ressource,

mit sa fille " à la charité " chez les Ursulines du faubourg Saint-Jacques, où rien ne fut épargné pour lui faire abjurer ses erreurs. Imaginez le supplice moral de cette fillette de treize ans qui, poussée à bout par la lutte qu'elle avait à soutenir, jette vers la consolatrice de son enfance ce cri de détresse qu'elle lui fait parvenir par des moyens détournés.

" Madame et Tante,

" Le ressouvenir des grâces singulières qu'il vous a plu de faire tomber sur de pauvres petits abandonnés me fait tendre les mains devers vous et vous supplier d'employer votre crédit et vos soins à me tirer de céans, la vie m'y étant pire que la mort. Ah! madame et tante, vous n' imaginez l'enfer que m'est cette maison soi-disant de Dieu, et les rudoiements, duretés et façons cruelles de celles qu'on a faites gardiennes de mon corps, et de mon âme non, parce qu'elles n'y peuvent joindre. Rivette vous dira tout au long mes angoisses et souffrances, étant céans seule et unique à qui me fier. Vous supplie de rechef, madame et tante, de prendre en pitié la fille de votre frère et humble servante."

Dans la suite, de zélés huguenots jetaient par-dessus la clôture des billets dans lesquels la petite fille de Théodore-Agrippa était exhortée à souffrir pour la religion et à demeurer ferme dans la foi de son afeul. Un jour, un docteur catholique et un ministre protestant se rendirent au parloir du couvent et discutèrent devant Mlle d'Aubigné. Celle-ci écoutait, Bible en mains, et pesait le pour et le contre. Elle s'aperçut, dit-on, que les ministres tronquaient les textes. Dès lors, plus d'hésitations; elle promit d'abjurer, à condition, toutefois, qu'on ne l'obligerait point de croire à la damnation de bonne tante Villette.

Après la mort de Mme d'Aubigné, la "belle Indienne" comme on appelait alors sa fille, fut introduite par Mme de Neuillant dans la maison de Scarron, l'auteur burlesque, le bouffon qui rit de ses maux, se moque de lui-même et de la douleur. Tout en étant "un raccourci de la misère humaine", tout en ressemblant à un Z comme il le dit lui-même,

il amuse une nombreuse société par sa verve intarrissable, sa franche et gauloise gaieté. La première entrée de Françoise au milieu de ce monde frivole ne lui fut pas favorable. Elle se prit à rougir de sa robe " trop courte " et se mit à pleurer. Scarron vit ces larmes, ce touchant embarras; tout cela lui révéla ce que valait ce coeur; Françoise n'était plus une étrangère pour lui. Touché de ce qu'elle avait à souffrir des duretés de Mme de Neuillant, le poète lui offrit un jour de payer sa dot dans un couvent, ce qu'elle refusa. Il lui proposa alors de l'épouser, avouant que de sa part, " c'était une bien grande licence poétique ". Mlle d'Aubigné, sans ressources, sans expérience, sans famille, accepta, ou plutôt, consentit à devenir sa garde-malade. Quand le notaire, lors de la rédaction du contrat, demanda quel serait le douaire de Mme Scarron: "L'immortalité! répondit le poète avec emphase; le nom des femmes des rois meurt, celui de la femme de Scarron vivra éternellement". Quelle voix secrète lui prédisait donc ainsi l'avenir ?

Charmante de tout l'attrait de sa beauté et de ses seize ans, Françoise remplit avec joie et reconnaissance ses nouvelles fonctions auprès du "pauvre estropié". Toujours douce et compatissante, elle savait se montrer tour à tour la servante du poète chagrin et morose quand il se portait mal, sa compagne gaie et savante quand il se portait mieux, son secrétaire et sa lectrice quand il se portait bien. C'est ce qui fit dire un jour à la reine Christine de Suède qu'elle n'était pas surprise de ce que, ayant la femme la plus aimable de Paris Scarron fût, malgré ses maux, l'homme de Paris le plus gai.

Il était dans la destinée de Françoise d'Aubigné de parcourir toutes les phases de l'infortune avant de parvenir aux grandeurs que

lui réservait l'avenir. Veuve après huit années de mariage, elle retomba dans un état complet de dénûment. On s'empressa de secourir cette charmante malheureuse; on lui fit des offres de service. Elle accepta quelquefois, mais elle refusa plus souvent encore. Sa vie s'écoulait, toujours pure et environnée de gloire, tantôt dans les hôtels luxueux de quelques intimes, tantôt dans l'étroite cellule d'un monastère, tantôt dans un humble appartement dont la nudité et l'humidité des murs n'étaient même pas dissimulés par un lambeau de tapisserie. Là, la noble veuve priait, et la prière lui faisait supporter le froid et la faim.

La Providence, ne pouvant lasser sa patience et sa résignation, se lassa elle-même de ses rigueurs. N'ayant pu fléchir Mazarin, ses amis s'adressèrent à la reine Anne d'Autriche, et réussirent enfin à lui obtenir la continuité de la pension de son mari. Alors commença pour Mme Scarron l'époque la plus tranquille et la plus heureuse de sa vie. Plaire en restant vertueuse, conquérir le nom de femme forte, mériter les sympathies et les suffrages des gens sérieux, tel est le but de tous ses efforts. Discrète et modeste, intelligente et distinguée, pieuse d'une piété vraie, s'intéressant aux joies et aux chagrins de ses amis, elle est regardée avec raison comme une des femmes les plus supérieures de Paris. On sait comment, durant cette phase de sa vie, les honneurs qui l'attendaient lui furent annoncés par "un espèce d'architecte". Un jour qu'elle dînait chez la maréchale d'Albret, un homme se présente et demande à parler en secret à Mme Scarron. "Vous posséderez, lui aurait-il dit, tous les grands honneurs auxquels une femme peut parvenir." Prédiction mystérieuse dont elle rit beaucoup avec ses amies, et que les événements allaient bientôt accomplir.

L'heureuse médiocrité où vivait la belle veuve ne devait pas

durer. La mort de la reine mère en 1666 lui fit perdre sa pension. Encore une fois, la misère la menace. " Me voilà bien éloignée, écrit-elle à Mme de Chanteloup, de la grandeur prédite! " Une proposition imprévue lui offre un moyen de l'éviter. La princesse de Nemours devient reine de Portugal et lui propose de l'emmener. Pendant qu'elle songe à s'exiler, Mme de Montespan, un soir au cercle de la reine, remet un placet à Louis XIV. Le roi reçoit le papier d'un air gracieux, mais aux premières lignes, son front se rembrunit: "Encore la veuve Scarron!" s'écrie-t-il avec humeur. Mais la voix qui se mit aussitôt à plaider en sa faveur étant toute-puissante, la pension fut accordée.

Heureuse de cette solution, Mme Scarron s'installe dans un petit appartement de la rue des Tournelles, se livre aux lectures sérieuses et à la dévotion, visite les pauvres et fait l'aumône malgré la médiocrité de ses ressources. C'est là que la capricieuse fortune va venir la surprendre pour la placer sur un théâtre qu'elle ne quittera plus, et où son importance va grandir de jour en jour.

Sollicitée par le roi lui-même, elle accepta en 1669, la tâche de gouvernante de ses enfants, charge qui, d'après les idées du temps était regardée comme un honneur. Ayant enfin trouvé sa véritable vocation, l'amour et la protection de l'enfance, son coeur se donna tout entier à ce rôle de mère adoptive. Rien de plus tendre et de plus attentif que les soins dont elle entourait les petits princes. Le roi perdant peu à peu ses préventions contre elle, devint un de ses admirateurs les plus sincères. Un jour qu'il mande près de lui le duc du Maine, celui-ci parle avec un sens si juste que Sa Majesté en est ravie d'admiration: "Savez-vous, monsieur, lui dit-il, que vous êtes vraiment bien raisonnable? - Et comment ne le serais-je pas? répond l'enfant; je suis

élevé par la raison elle-même." Frappé de cette répartie, le roi sourit; "Allez et dites à votre gouvernante que vous lui offrirez ce soir cent mille francs pour vos dragées." La munificence de Louis ne s'arrêta pas là. Peu de temps après, étant allé voir les enfants qui étaient malades, il trouva Mme Scarron seule auprès d'eux, toutes les femmes de service ayant succombé à la fatigue. Elle était entre le lit du duc du Maine et le berceau de Mlle de Nantes; son bras droit soutenait la tête du premier tandis que sa main gauche berçait la seconde; enfin, le comte du Vexin dormait sur ses genoux. Il y avait dans ce tableau tant d'affectueux dévouement qu'il fit couler les larmes de Louis XIV. Quelques heures après, il lui envoyait encore cent mille francs. Ce fut alors que, riche des bontés royales, elle acheta la terre de Maintenon dont elle prit le titre pour satisfaire le désir du roi.

Nommée Dame d'atour de la Dauphine en 1680, Mme de Maintenon n'a plus besoin de se faire un piedestal du berceau de ses élèves; elle a désormais sa place marquée dans le splendide Versailles du Roi-Soleil. Appréciée et aimée de la douce et pieuse Marie-Thérèse, elle y possède aussi l'estime et la confiance des grands de la cour. Si elle passe quelques jours à son château de Maintenon, les plus illustres personnages y vont lui rendre hommage; le parti dévôt la regarde comme un oracle; les prélats les plus éminents la tiennent en haute considération. C'est elle qui travaille avec ces derniers à la conversion de Louis XIV; c'est elle qui rapproche le roi de la reine; c'est elle qui avec son éloquence insinuante et douce, plaide à la cour la cause de la morale et de la religion.

Il est probable que là se fût arrêtée sa mission lorsque la mort de la reine, arrivée tout à coup le 30 juillet 1683, changea la

face des événements. Les fictions de romans sont moins étranges que les réalités de la vie, avons-nous dit. Quand Mme de Maintenon, âgée de cinquante ans, vit un roi de quarante-sept - et quel roi! - lui offrir sa main, elle dut se croire le jouet d'un rêve. Voilà donc une femme qui, après avoir été réduite plusieurs fois à la misère, devient la personnalité la plus importante de France après Louis XIV. Pendant plus de trente ans elle devait régner sans partage sur l'âme du plus grand des monarques. Plein d'estime pour son jugement et d'affection pour sa personne, c'était dans sa chambre, près de son métier à broder qu'il aimait à travailler avec ses ministres. Arrivait-il une question délicate et difficile: "Consultons la raison" disait le roi en souriant; et se tournant vers elle: "Qu'en pense votre solidité?" demandait-il. Ainsi interpellée, l'illustre compagne émettait son avis avec modestie, avis toujours sage et prudent que le roi ne se repentit jamais d'avoir écouté.

Et ce n'était pas seulement le monarque, c'était la monarchie entière qui s'inclinait respectueusement devant elle. Quoique le mariage fût demeuré secret, on respectait en Mme de Maintenon le choix du roi, et la faveur où elle était montée rendait toute la cour aussi empressée à mériter ses bonnes grâces que si elle eût eu le titre de reine. Tout Versailles était à ses pieds, sollicitant un mot, un regard. Elle était au point culminant du crédit, de la considération et de la fortune. "On ne saurait monter si haut et soutenir un tel vol si l'on n'a des ailes", disait avec raison un de ses historiens. Loin de rougir de son ancienne misère, elle contait avec un charme infini tous les épisodes romanesques et douloureux de sa vie, et elle pleurait sur le malheur d'être orpheline.

Sa douleur ne fut pas inactive, et le monument qu'elle laissa de sa faveur est son plus beau titre à la reconnaissance et au respect de la postérité. Il sert d'ailleurs à compléter la singularité de sa destinée qui, tout en la faisant presque reine, femme du roi, en a fait une supérieure de couvent, une fondatrice d'Ordre, une mère de l'Eglise, une sainte Marie de Chantal. Dans sa "solidité", Mme de Maintenon a mis de la "sainteté".

Elle choyait encore le duc du Maine à Versailles que déjà cette femme qui avait toujours eu "la folie d'instruire" comme elle le dit elle-même, rêvait d'avoir un plus grand nombre d'élèves. Son rêve prit diverses formes et traversa plusieurs essais. Le premier fut l'asile-ouvroir de Maintenon, où elle apprenait à travailler à des petites filles pauvres; le second fut l'école de Rueil où elle confiait à deux Ursulines, Mmes de Brinon et de Saint-Pierre, le soin d'élever et d'instruire quelques jeunes filles qu'elle protégeait; le troisième fut la pension de Noisy qui s'ouvrit gratuitement à cent jeunes demoiselles de la noblesse pauvre; enfin le rêve allant se précisant et s'élargissant, les cent demoiselles devenaient deux cent cinquante, et le 2 août 1686, Noisy plus que doublé se transporta à Saint-Cyr. Les essais faisaient place à l'oeuvre. A l'âge de vingt ans, une dot de trois mille livres serait accordée aux demoiselles, plus un trousseau, soit qu'elles voulussent se marier, soit qu'elles préférassent le couvent. Les dames ne firent d'abord que des voeux simples; plus tard, on exigea qu'ils fussent absolus.

Pendant plus de trente ans, la maison d'éducation de Saint-Cyr fut l'occupation principale de Mme de Maintenon. Le dévouement qu'elle y déployait allait jusqu'à l'enthousiasme: "C'est mon lieu de délices",

s'écrivait-elle. "Dès l'aube, nous disent les Mémoires des Dames de Saint-Cyr, elle y accourt, assiste au lever des demoiselles, peigne et habille les petites, va de classe en classe, fait observer l'ordre, édifie ou instruit les grandes, parle en général et en particulier". La voilà dans son véritable cadre, préférant son rôle d'institutrice à toutes les splendeurs du plus beau palais de l'univers.

Comment ne pas mentionner aussi ses courses charitables à Avon, aux Basses-Loges, à Saint-Aubin, au Valoin et autres bourgs des environs de Fontainebleau, qu'elle continuait avec un zèle croissant dans une vieillesse fort avancée. Mlle d'Aumale, secrétaire de la marquise durant les quatorze dernières années de sa vie, nous donne dans ses Mémoires d'intéressants détails sur ses relations avec ses chers pauvres et leurs enfants qu'elle ne se fatiguait pas d'instruire.

Quand l'éminente compagne du grand roi bâtit Saint-Cyr, elle dit: "Ce qui me fait plaisir en voyant ces murs, c'est que j'y vois ma retraite et mon tombeau." Ce fut dans le saint asile où elle avait marqué d'avance l'emplacement de son cercueil que l'illustre veuve de Louis XIV survécut à son siècle, "honteuse, disait-elle, de vivre si longtemps". Débarrassée des honneurs qui l'avaient tant fatiguée, elle n'existait plus que pour Dieu, ses filles et ses malheureux. Aimée et vénérée des dames et des demoiselles qu'elle édifiait encore par ses conseils et ses exemples, elle, la fondatrice, voulut s'assujettir à toutes les sévérités de la règle, se soumettre à la supérieure, et vivre comme une simple dame jusqu'au jour où elle expira, le 13 avril 1719, à quatre-vingt-trois ans, "avec toute sa tête et tout son esprit" nous dit Saint-Simon. Elle fut inhumée dans le choeur de la chapelle de Saint-Cyr. "Les regrets de la maison, remarque Languet, lui formèrent

une pompe plus précieuse que les lumières et les tentures funèbres". L'építaphe que lui dressa le célèbre abbé de Vertot résume parfaitement la carrière de "cette femme forte que le Sage chercha vainement dans son siècle et qu'il nous eût proposée pour modèle s'il eût vécu dans le nôtre.... Une autre Esther dans la faveur, une seconde Judith dans la retraite et l'oraison,... la mère des pauvres, l'asile toujours sûr des malheureux,... etc."

II. Mme DE MAINTENON DANS LES SALONS ET A LA COUR.

A côté de la belle société polie dont nous avons parlé plus haut, société si nombreuse dans la seconde moitié du XVIIe siècle et dont Mme de Maintenon est un des plus parfaits, et on peut dire le dernier modèle puisque sa longue vie ouvre et clôt cette mémorable époque, il y en avait une dont l'esprit faisait aussi les frais, mais où le ton était moins châtié. Là, tous étaient bons vivants et gais commensaux. Au milieu de cette assemblée trônait un petit homme célèbre par ses infirmités et l'étonnante philosophie avec laquelle il ridiculisait lui-même ses souffrances. Ce petit homme était Scarron. Chef d'une secte littéraire et créateur d'un genre nouveau, son salon était le principal centre de cette société secondaire. Son esprit vif et original, son imagination mobile qui saisissait toujours le côté comique des choses, attirait la foule joyeuse et spirituelle autour de son fauteuil de malade. Parmi les gens de lettres du temps, on y rencontrait Pellisson, Sarrazin, le spirituel Marigny, Saint-Pavin, Charleval, Faret, Saint-Amand et d'autres. Plus d'une dame respectable y allait aussi quelquefois pour jouir de la gaieté de ce malade dont la conver-

sation, nous apprend Segrais, était beaucoup plus agréable que les livres.

C'est au milieu d'un pareil monde que Françoise tomba, âgée seulement de dix-sept ans. Quelque temps avant son mariage, le pauvre paralytique s'était rendu justice en disant: " Je ne lui ferai pas de sottises mais je lui en apprendrai beaucoup. " Il arriva tout le contraire. " Au bout de trois ans de mariage, nous dit Segrais, elle l'avait corrigé de bien des choses, et avait fait de son salon un des centres les plus distingués de Paris. Son regard, son sourire, son dédain imposaient à tous, et elle savait mêler aux entretiens je ne sais quoi de délicat dont ils subissaient le charme. Mme Scarron voyait-elle aussi peu à peu se grouper autour d'elle, toutes les illustrations de l'époque. C'étaient Mme de la Sablière, la duchesse de Richelieu, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette, la maréchale d'Albret, Mme de Coulanges; c'étaient Vivonne, Grammont, Montreuil, l'abbé Testu, Ménage, Segrais, Benserade, le duc de la Rochefoucauld et tant d'autres que nous avons déjà nommés. "L'ambition d'être admis à notre petite société commence à échauffer furieusement dans la cour et dans la ville", écrivait Scarron à M. Villette.

Tout en réformant l'esprit des autres, Mme Scarron achevait de former le sien. Le chevalier de Méré que Sainte-Beuve a pris pour type de l'honnête homme au XVIIe siècle et qui se croyait plus d'esprit que Voiture, s'était chargé de donner des leçons à la jeune orpheline qu'il avait rencontrée chez Mme de Neuillant. Il lui avait appris le monde et les belles manières dans le goût des précieuses, science où ce bel esprit raffiné était passé maître. Il avait composé à l'usage de Mlle d'Aubigné des dialogues et des contes qu'elle avait grand soin de laisser de côté quand il était parti pour retourner à son Plutarque. Elle

échappa heureusement au goût affecté de son maître dont le style faisait dire à Mme de Sévigné que c'était " un chien de style ".

Scarron voulut être le seul maître des études de sa femme. Il se plaisait à orner son esprit par la conversation et par de nombreuses lectures; il lui apprenait le latin, l'espagnol et l'italien. "Mme de Maintenon, nous dit Segrais, est redevable de son esprit à Scarron, et elle le reconnaît bien".

De son côté, elle lui rendait de grands services. Non seulement elle lui servait de secrétaire, mais elle remplissait souvent le rôle de critique auprès du poète bouffon que l'on appelait, alors qu'il faisait rire tout Paris avec ses comédies, "le divin, l'inimitable Scarron". Il la consultait sur ses ouvrages, et suivait ses avis jusqu'à modifier essentiellement, ou même supprimer des passages où il s'était trop abandonné à sa verve.

Dans cette première période de l'existence de Mme de Maintenon au milieu du monde des lettres, certains souvenirs contemporains et quelques extraits de la rare correspondance de ses premières années nous la montrent comme faisant les délices de la nombreuse compagnie qui se rendait chez elle. Cette aimable raison, cet esprit vif et délicat, cet enjouement discret, cette grâce aisée, ce bon ton exquis, cet art voilé de naturel, tout cela chez une personne dont la physionomie, la distinction, l'accent, les manières ajoutaient à ses paroles, tel était le secret de l'empire qu'elle exerçait dans sa modeste demeure de la rue Saint-Louis. Rien de surprenant alors si le charme infini de sa conversation faisait tout oublier en l'écoutant. Un jour à table, un laquais vient lui dire à l'oreille: " Madame, encore une histoire, le rôl nous manque ce soir ". Mme Scarron sourit en rougissant;

puis elle prend la parole, s'empare des esprits des auditeurs, laisse écouler le temps du second service. Quand elle se tait, tout le monde a oublié le rôti. De cette école de Mme de Rambouillet où l'on mettait sa gloire dans une conduite irréprochable, elle représente alors ce que Mme de Sévigné représente aussi dans une façon différente: le pouvoir de plaire et de charmer sans cesser d'être honnête, la femme aimable et séduisante en même temps que vertueuse et dévote. Elle est cette sirène que Mlle de Scudéry célèbre en termes enthousiastes dans son roman de Clélie sous le pseudonyme de Lyriane:

"Son esprit, dit-elle, était grand, agréable et bien tourné; elle parlait juste et naturellement de bonne grâce, et sans affectation, ... de sorte que, joignant les charmes de la vertu à ceux de sa beauté et de son esprit, on pouvait dire qu'elle méritait toute l'admiration qu'on eut pour elle dans le temple de la Fortune lorsqu'elle y entra."

Cette admiration, elle continua de la mériter pendant les années de son veuvage qui précédèrent la phase ascendante de sa vie, après que les salons de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette, de Mme de Coulanges, de Mme de Sablé, de la maréchale d'Albret et de la duchesse de Richelieu lui eurent ouvert leurs portes dorées. Bien que dénuée de fortune, ses origines, ses agréments, la noblesse de ses manières la remettaient pour ainsi dire à sa place dans ce grand monde où la simplicité s'était substituée à l'affectation, où tous parlaient cette belle langue que nous admirons dans les grands écrivains d'alors, et que l'on trouvait partout dans la bouche des femmes, comme la langue naturelle de l'époque. C'est là le berceau de cet art porté si haut en France, l'art de la conversation dont les règles ne peuvent se dire, où la variété de tons et de sujets, les récits piquants et animés, les bons mots qui se

répètent, la finesse, la grâce, la malice, l'imprévu se trouvent sans cesse mêlés, et forment un des plaisirs les plus vifs que des esprits délicats puissent goûter.

Mme de Sévigné lorsqu'elle écrit à sa fille, se loue fort souvent d'admettre dans son cercle Mme Scarron qu'elle paraît apprécier à sa juste valeur. L'étroite amitié qui liait ces deux femmes si supérieures, si instruites, si spirituelles, laisse à deviner tout le charme qu'elles devaient éprouver à s'entretenir ensemble. Le nom de la jeune veuve revient sans cesse sous la plume de la mère de Mme de Grignan. Tantôt, elle nous la peint enjouée et charmante: "Nous trouvâmes plaisant d'aller remener Mme Scarron; elle est aimable, belle... On cause, on rit fort bien avec elle... Sa compagnie est délicieuse..." D'autres fois, elle rend hommage à sa solidité: "Nous soupçons tous les soirs avec Mme Scarron. Elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit; c'est un plaisir de l'entendre raisonner...."

"Egalement désirée partout, nous dit sa nièce Mme de Caylus, les hôtels d'Albret et de Richelieu où elle avait tous ses amis, étaient cependant les salons qu'elle fréquentait le plus." La passion du bel esprit qu'avaient la duchesse et la maréchale, jointe aux dignités de leurs maris et au grand état de leurs maisons, contribuait à y attirer une société nombreuse et choisie. C'est là surtout que brillait la supériorité de Mme Scarron. Les regards attirés d'abord par le luxe des toilettes, l'éclat des diamants et des bijoux, se concentraient bientôt sur sa robe d'étamine de laine, sur sa coiffure simple et sans art; on attendait avec impatience qu'elle prît la parole et on l'écoutait avec une religieuse attention. On se remettait à estimer chez elle ce doux langage de la raison, ce calme et cette sérénité qui l'accom-

pagnaient, cet empire du sens droit; tout cela accompagné d'une certaine grâce vivante et d'un certain enjouement qui n'allaient pas comme dans Mme de Sévigné jusqu'à se fixer par écrit. On ne pouvait joindre plus d'agrément à la solidité; c'était, comme dit Fénelon: "La Raison parlant par la bouche des Grâces." Écoutons aussi Sainte-Beuve sur ce sujet:

"Nous n'avons, dit-il, qu'une partie de l'esprit de Mme de Maintenon dans ses lettres; mais ce qui animait la société: cet enjouement qu'elle mêlait discrètement à ses récits, à ses histoires, et que tout le monde lui reconnaissait; ce qui pétillait de brillant et de fin sur son visage quand elle parlait d'action; tout cela a disparu et ne s'est point noté. On n'a en quelque sorte que le dessin et la gravure de Mme de Maintenon; on n'en a pas le coloris."

Somaize qui, dans son Dictionnaire des Précieuses, la place à côté de Mmes de Rambouillet, de Sévigné, de La Fayette, de Sablé, l'ornement du XVIIe siècle, affirme la même vérité lorsqu'il la célèbre à son tour sous le nom de Stratonice:

"Stratonice est une jeune précieuse des plus agréables, dit-il; pour de l'esprit, la voix publique en dit assez en sa faveur, et tous ceux qui la connaissent sont assez persuadés que c'est une des plus enjouées personnes d'Athènes(Paris). Elle sait faire des vers et de la prose, et quand elle n'aurait que les connaissances qu'elle a acquises avec Straton(Scarron), elle y réussirait aussi bien que pas une autre de celles qui s'en mêlent."

A l'hôtel d'Albret, en effet, où l'on conservait avec quelque prétention les traditions de l'hôtel de Rambouillet, les lectures, la poésie légère, les petits vers, les sonnets, les rondeaux, les petits jeux d'esprit abondaient. On y proposait quelquefois de se comparer à des fleurs, ou à des métiers, ou à un objet quelconque: de là, une foule de portraits tracés en vers, pleins de finesse et de traits piquants, et dont quelques-uns nous sont parvenus, entre autres, celui de Mme Scarron comparée à une geôlière à cause des charmes qu'elle exerçait. Mlle d'Aumale cite un assez grand nombre de vers composés

par cette charmante geôlière pour égayer ses captifs.

Non seulement la jeune veuve se trouvait recherchée et entourée à cause de ses agréments, mais elle l'était surtout à cause de la confiance qu'elle inspirait par son intelligence vive et puissante, son bon sens habituellement parfait. On la consultait sur de nombreux ouvrages, et l'on aimait à s'en rapporter à cette parfaite liberté d'esprit dont le calme et l'équilibre n'étaient jamais troublés.

Telle était Mme Scarron au milieu de ce beau monde où elle tenait le sceptre de l'esprit.

Telle aussi on se la représente dans les salons de Versailles, de Marly et de Fontainebleau, entourée de cette brillante société que décoraient les noms de nos plus belles gloires littéraires. A aucune époque, la cour de Louis XIV n'offrit un spectacle comparable à celui qu'elle présentait au moment où Mme Scarron y fut établie, car c'était maintenant auprès de leur royal soleil que les talents venaient chercher la consécration de leur mérite. Les privilèges qu'y donnait le talent étaient tels qu'il s'établissait une sorte d'égalité entre les gens de lettres et ce que la noblesse avait de plus illustre. Les uns apportaient aux autres les agréments de l'esprit; les autres communiquaient aux premiers une certaine hauteur de sentiments de nature à les perfectionner et à les compléter. Souverain épris de gloire et d'idéal, le roi non seulement assurait le sort des hommes de lettres par des libéralités régulières, mais il les approchait de sa personne et leur assignait une place à sa cour: le jour où il honorait Racine et Boileau du titre de gentilshommes du roi, et celui où il fit asseoir Molière à sa table, Louis XIV témoigna ouvertement qu'il entendait qu'on honorât le génie.

Aussi, chaque jour apportait-il à Versailles quelque nouveauté littéraire. Aujourd'hui, c'était la représentation de quelque pièce nouvelle, et cette pièce, c'était ou Andromaque, ou le Misanthrope, ou Britannicus, ou l'Avare... etc.; demain c'était l'apparition, soit d'une nouvelle Satire de Boileau, soit des Maximes de la Rochefoucauld, soit d'un recueil des fables de La Fontaine,... Quels aliments pour l'intelligence et la pensée! Que d'intéressants entretiens suscités alors, auxquels s'alliait l'esprit gracieux de Mme de Maintenon! Toujours, elle se rangeait du côté du goût. Le premier jour de la représentation d'Athalie, elle avait senti avant tout le monde que c'était le chef-d'oeuvre de Racine, et lorsque la pièce fut imprimée, elle était seule avec Boileau à la soutenir contre les attaques du public. La postérité n'a pas manqué de ratifier ce jugement. A ce propos, nous lisons dans une de ses lettres au comte d'Ayen, son neveu par alliance: "Voilà donc Athalie encore tombée! Le malheur poursuit tout ce que je protège et que j'aime." Nous ne parlerons pas ici de la manière dont cette femme contribua elle-même à l'éclat de cette époque en renouvelant à la cour ces nobles plaisirs de l'esprit par la représentation des chefs-d'oeuvre qui lui doivent l'existence.

C'est donc au milieu de ce mouvement d'esprit en tout genre, c'est entre Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Racine, Boileau et autres personnes d'élite que vivait Mme de Maintenon sur le brillant théâtre de la cour. Sans y prétendre aucun rang, conservant une attitude modeste et aisée, c'est par les qualités de son esprit mêlé de raison et de grâce qu'elle avait apprivoisé les défiances du roi qui l'avait toujours soupçonnée d'avoir le précieux de l'hôtel de Rambouillet, et qu'elle était parvenue à son étonnante fortune. "Les conversations de

Sa Majesté avec Mme de Maintenon ne font que croître et embellir, écrit Mme de Sévigné. Elle lui fait connaître un pays tout nouveau..." Voltaire s'exprime dans le même sens: "Le roi, dit-il, trouvait dans la conversation de Mme de Maintenon, une douceur qu'il ne goûtait plus ailleurs." L'attrait d'une conversation aimable et judicieuse, voilà selon Mme de Sévigné et selon Voltaire, les deux causes de l'élévation de Mme de Maintenon; elles tiennent à l'histoire de la société française au XVIIe siècle.

"Son triomphe, dit en effet M. Roederer dans son Histoire de la Société polie, fut celui de sa société tout entière, et cette société d'élite où il y avait émulation d'esprit, de raison, de bienséances, se sentait dignement récompensée par le prix qu'en recevait l'une d'elle. Cette société devait en effet croître en considération et acquérir plus d'influence à la cour et à la ville par l'élévation de Mme de Maintenon."

On sait toute l'admiration qu'elle inspirait aussi aux deux plus grandes puissances littéraires de l'époque. Ouvrons le recueil de la correspondance de Racine; nous verrons qu'il écrit à Boileau:

"J'eus l'honneur de voir Mme de Maintenon avec qui je fus une partie de l'après-midi....Elle est toujours la même....pleine d'esprit, de raison, de piété, et de beaucoup de bonté pour nous; elle me demande des nouvelles de notre travail."

Et son ami lui répond:

"Vous faites bien de cultiver Mme de Maintenon;....L'estime qu'elle a pour vous est une marque de son bon goût."

Fidèle interprète de l'opinion des contemporains, Racine la dépeint sous les traits d'Esther, pleine de douceur et de majesté sans que personne se récrie contre l'exagération et la flatterie; puis il presse son collègue d'en faire autant:

"Elle mérite bien, lui écrit-il, que vous fassiez d'elle une mention honorable qui la distingue de tout son sexe, comme en effet elle en est distinguée en toute manière."

Boileau, en bon courtisan, ne reste pas sourd à l'invitation. On lit dans la Satire X, vers 515 et suivants:

"J'en sais une, chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans les grandeurs, sage dans la fortune,
Qui gémit comme Esther de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et que sur ce tableau, d'abord, tu vas nommer."

Nous constatons aussi d'après une lettre qui lui est adressée, qu'elle est toujours fidèle à son rôle de critique; nous lisons en effet, toujours dans la correspondance de Racine:

"Mon Esther est maintenant terminée; j'en ai revu l'ensemble d'après vos conseils.... Je ne regarderai Esther comme définitivement terminée, que lorsque j'aurai votre assentiment et votre critique."

Une femme si hautement appréciée des deux plus grands poètes du temps et si éprise de la belle grande littérature ne devait pas manquer d'user de sa douce influence sur l'esprit du monarque en faveur des gens de lettres. Voilà ce que Racine nous démontre encore:

"Mme de Maintenon, c'est toujours à Boileau qu'il s'adresse, m'a dit ce matin que le roi avait réglé notre pension.... Je l'ai fort remerciée pour vous et pour moi."

Et lorsque, malheureux et accusé de Janséniste, il se croit menacé d'une disgrâce, c'est auprès d'elle qu'il se réfugie:

"J'ai fait, par votre ordre, plus de trois mille vers sur des sujets de piété.... Je n'ose plus compter sur votre protection qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter."

Racine et Boileau n'étaient pas les seuls à bénéficier de la faveur de Mme de Maintenon. Cette femme avait la mémoire du coeur, et les bons amis des hôtels d'Albret et de Richelieu, entre autres, Mlle de Scudéry qui écrivait encore et dont elle était le soutien, en savaient quelque chose. C'est elle aussi qui contribua à mettre Fénelon en évidence, Fénelon, le plus jeune des grands noms du siècle.

"Votre abbé de Fénelon est fort bienvenu ici, écrivait-elle à Mme de Saint-Géran alors qu'il ne faisait que paraître à la cour. Il a bien de l'esprit; tout le monde ne lui rend pourtant pas justice."

Plus tard, pendant sa disgrâce, elle pria tant et versa tant de larmes qu'on entendit Louis inébranlable lui dire: "Eh bien! Madame, faudra-t-il vous voir mourir pour cette affaire-là?"

Il est remarquable de voir comment, malgré les difficultés d'une position qui, soit dans la société de Scarron, soit dans les salons du grand monde, soit à la cour du plus grand des rois, fut partout délicate, Mme de Maintenon sut, par les qualités que nous lui connaissons, se maintenir toujours au premier rang. Et c'est ainsi qu'elle arrive aux yeux de la postérité dans cette galerie féminine dont les statues peuplent le vaste musée de l'histoire. Elle s'y dessine dans toute la fermeté de ces traits particuliers et saillants qui font sortir de la foule et constituent un caractère, en même temps qu'elle y apparaît enveloppée comme d'un nuage, du parfum de grâce et d'esprit qu'elle a su répandre autour d'elle.

III. LE THEATRE ET LA FORMATION LITTERAIRE A SAINT-CYR.

Il était réservé à Saint-Cyr d'avoir pour fondatrice un écrivain de race en même temps qu'une institutrice de premier ordre. La langue si belle et si pure de Mme de Maintenon se répandait sur ses jeunes protégées ainsi que sur leurs maîtresses, et sa grâce inimitable se renouvelait dans toutes les bouches. La perfection littéraire réalisée dans les Mémoires des Dames de Saint-Louis offre un puissant témoignage de la haute culture littéraire établie dans cette maison. La langue de Saint-Cyr forme une nuance à part dans celle du grand siècle. On sent que Bossuet et Fénelon y ont passé; Esther et Athalie également. "C'est du Racine en prose, dit Sainte-Beuve; toute une école pure, nette,

parfaite; une jolie source bien que peu fertile." A l'origine, pourtant, cette "jolie source" promettait beaucoup car il y avait une certaine Dame à qui Mme de Maintenon pouvait écrire: "Je n'ai jamais rien vu de si bon, de si aimable, de si net, de si bien arrangé, de si éloquent, de si régulier, en un mot, de si merveilleux que votre lettre..."

Il convient de partager en trois périodes l'histoire de Saint-Cyr sous Mme de Maintenon: L'âge d'or qui dura jusqu'aux représentations d'Esther (janv. et fév. 1689); ensuite vint l'âge de pénitence qui assombrit la représentation d'Athalie (5 avril 1691); puis, ce fut l'âge de raison, la période ou méthode du juste milieu.

Rien n'était plus négligé que l'éducation des filles au XVIIIe siècle. Pour obtenir la réforme jugée nécessaire, Mme de Maintenon mit d'abord tous ses soins à inspirer une piété éclairée et des vertus solides aux demoiselles, puis, comme il convenait de tolérer quelques ornements chez des jeunes filles destinées au monde, elle essaya de les faire participer avec prudence et sous réserve chrétienne, à toute la fleur de la culture de l'esprit.

"Nous voulons, écrivait-elle à Mme du Pérou, maîtresse générale des classes, une piété et des vertus solides, de l'esprit, de l'élévation, un grand choix dans nos maximes, une liberté entière dans nos conversations, un tour agréable dans la manière de s'exprimer".

Afin de mettre en partie ce programme à exécution, la zélée fondatrice attachait un prix tout particulier à former ses jeunes filles et son personnel enseignant au beau style épistolaire. On lit dans le Mémorial des Dames:

"Ayant vu quelques lettres qui n'étaient guère bien faites, elle leur ordonna de lui écrire afin de les reprendre plus à coup sûr de leurs fautes de style... en quoi elle était une habile maîtresse."

Elle renvoyait les lettres corrigées, en signalait les défauts, et allait jusqu'à faire pour les élèves, des petits modèles de lettres

qui nous ont été transmis. Souvent même, s'il faut en croire certain rapport écrit par deux demoiselles de la classe bleue (les grandes), elle venait en personne donner ces utiles et piquantes leçons de style épistolaire. Elle critiquait alors l'une après l'autre les lettres qu'on lui présentait, démontrait clairement combien le style simple, naturel et sans détour est le meilleur et celui dont toutes les personnes d'esprit se servent. "Le principal pour bien écrire, disait-elle, est d'exprimer clairement et simplement ce que l'on pense." Et les jeunes filles se piquaient d'émulation pour réaliser dans ce genre, la perfection qu'exigeait d'elles leur dévouée bienfaitrice.

Mme de Brinon, l'ancienne Ursuline devenue supérieure de la petite communauté, rivalisait de zèle avec l'illustre fondatrice afin de porter les demoiselles à la perfection littéraire. Douée d'une parole facile, d'une langue aimable, ses jeunes auditrices se plaisaient à la surnommer "un autre Bourdaloue"; c'est que cette femme, paraît-il, avait le don et le goût de débiter des harangues avec un talent oratoire digne des orateurs les plus célèbres de l'époque. "Elle prêchait fort bien", dit Mme de Sévigné. Avec l'autorisation de Mme de Maintenon, la supérieure se plaisait à orner l'esprit des élèves, soit par la déclamation, soit par des lectures choisies et agréables puisées dans Corneille, Racine, Molière, Mlle de Scudéry, et ailleurs. "On les fait causer sur ce qu'on leur a lu, dit Racine; on leur fait réciter par coeur et déclamer les plus beaux endroits des meilleurs poètes."

Comme le théâtre était principalement la littérature de l'époque la marquise pensa que les représentations dramatiques serviraient admirablement à élever le coeur, à orner la mémoire, à former à la prononciation, et à donner de la grâce. "Enfin, nous voulions, ajoutait-elle,

les retirer des conversations qu'elles ont entre elles, surtout les grandes qui, depuis quinze ans jusqu'à vingt, s'ennuient un peu de la vie de Saint-Cyr." Pour répondre à ce désir, Mme de Brinon fit déclamer d'anciennes tragédies sur des sujets pieux, mais dont les vers étaient détestables. Elle en composa elle-même qui, malgré l'esprit qu'elle avait, n'étaient pas meilleures. "Vos opéras, lui écrivait Mme de Maintenon, seront toujours tournés en ridicule par les gens du monde, mais ils me divertissent, et j'entre fort bien dans l'utilité dont ils sont pour nos filles. "Trouvant néanmoins qu'en toutes choses, il faut toujours prendre ce qu'il y a de meilleur, elle lui conseilla de laisser là ces mauvais ouvrages, et de leur préférer quelque belle pièce de Corneille et de Racine, "en choisissant celles qui sembleraient les plus épurées des passions dangereuses à la jeunesse." On prit Cinna, Andromaque, Iphigénie, Polyeucte, Marianne, Alexandre, et quelques-unes des bleues les déclamaient devant leurs compagnes. Mais on s'aperçut vite qu'elles entraient trop bien dans l'esprit des personnages, et que les sentiments dont elles s'y pénétraient pouvaient s'accorder mal, dans ces jeunes coeurs, avec les principes de piété et de vertu qu'on cherchait à leur inspirer. "Nos petites, écrivait Mme de Maintenon à Racine, viennent de jouer votre Andromaque, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus ni aucune de vos pièces." La prudente fondatrice se trompait.

Elle pria le poète de lui faire quelque oeuvre morale et dialoguée, "dont l'amour fût entièrement banni, où le chant se trouvât mêlé au récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer." Racine qui depuis douze ans avait renoncé au théâtre, se réveilla comme en sursaut de son long sommeil. Cédant

facilement à une demande qui le ramenait à ses anciens penchants sans contredire les sentiments qui l'en avaient éloigné, il se jeta dans une nouvelle carrière qu'il parcourut en deux pas: Esther pour son coup d'essai, Athalie pour son coup de maître. Ces deux chefs-d'oeuvre seuls, dus à l'intervention de Mme de Maintenon, suffiraient à faire bénir sa mémoire.

Le sujet d'Esther parut propre à remplir les vues de la marquise. Le poète bâtit en prose, selon sa coutume, toute sa pièce scène par scène, puis, après en avoir écrit le premier acte, il le soumit. Mme de Maintenon en fut charmée. Sa modestie ne put l'empêcher de s'y reconnaître, et l'histoire d'Esther convenait parfaitement à Saint-Cyr. Entre la fiction et la réalité, sous le voile exquis d'une langue rimée, les jeunes filles sembleront narrer leur propre histoire et traduire leurs sentiments. Les chœurs que Racine, à l'imitation des Grecs, avait toujours désire remettre sur la scène, s'y trouvaient transportés naturellement. Ainsi encouragé, l'auteur termina son chef-d'oeuvre.

Les rôles ayant été distribués, Racine et Boileau vinrent ensemble apprendre aux demoiselles à les déclamer. Dans l'intervalle, Mme de Maintenon faisait broder les étoffes des costumes, puis semer sur les habits persans les pierreries qui avaient servi dans les ballets du roi; Jean-Baptiste Moreau composait la musique des chœurs; Bérin, décorateur des spectacles de la cour, peignait dans le vestibule du grand dortoir où l'on avait dressé un théâtre, les scènes destinées à représenter l'appartement d'Esther, la chambre du trône, les jardins de la reine.

Le 26 janvier 1689, à trois heures de l'après-midi, des carrosses

déposent à la porte de la clôture, le roi et ses invités. Toutes les demoiselles sont rangées sur des gradins en amphithéâtre selon la couleur du ruban de leur classe; de l'autre côté, les dames de la communauté; au milieu, le fauteuil du roi; tout près et un peu en arrière, celui de Mme de Maintenon, puis ceux des courtisans. Les escaliers, les couloirs, la salle de spectacle étincellent des feux de lustres de cristal.

Tous les spectateurs étant placés, le rideau se lève. Jolie comme un ange, d'une voix attendrie et mélodieuse, la jeune marquise de Caylus - elle a quinze ans - récite le prologue de la piété. Un murmure d'émotion, d'enthousiasme, circule dans le noble auditoire:

Du séjour bienheureux de la Divinité,
Je descends dans ce lieu par la grâce habité;
L'Innocence s'y plaît, ma compagne éternelle,
Et n'a point sous les cieus d'asile plus fidèle.
Ici, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints,
Tout un peuple naissant est formé par mes mains.
Je nourris dans son coeur la semence féconde
Des vertus dont il doit sanctifier le monde.
Un roi qui me protège, un roi victorieux,
A commis à mes soins ce dépôt précieux.
C'est lui qui rassembla ces colombes timides,
Eparses en cent lieux, sans secours et sans guides;
Pour elles à sa porte élevant ce palais,
Il leur y fit trouver l'abondance et la paix...

Et la nièce de Mme de Maintenon termine par une sorte d'apostrophe qui indique nettement ce que devront être les limites et l'esprit du théâtre à Saint-Cyr:

Et vous qui vous plaisez aux folles passions
Qu'allument dans vos coeurs les vaines fictions,
Profanes amateurs de spectacles frivoles,
Dont l'oreille s'ennuie au son de mes paroles,
Fuyez de mes plaisirs la sainte austérité:
Tout respire ici Dieu, la paix, la liberté!.

Pour vaincre leur émotion, les jeunes filles ont récité à genoux, des Veni Creator avant de paraître en scène. Puis, bravement,

elles se montrent. Le plus grand des rois dans la salle, le plus grand des poètes dans la coulisse, des actrices qu'électrisent la musique roi, la rampe, et plus que tout cela, la présence de leur bienfaiteur; des vers où tout est noble, idéal, harmonieux; des chœurs dont la céleste mélodie est le cantique de l'amour divin; une mise en scène splendide, d'admirables décors, des costumes où resplendit l'éclat des bijoux de la couronne; et, chose plus séduisante, le charme de la jeunesse, la douce et pénétrante poésie de ces jeunes âmes: quel spectacle! quel enivrement!

Voici l'héroïne de la pièce. Mlle de Veilhan, une future religieuse. N'est-ce pas encore la fondatrice de Saint-Cyr qui parle quand le poète fait dire à Esther:

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais des filles de Sion:
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
Sous un ciel étranger comme moi transplantées!
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier...

Et lorsque, par la bouche de Mlle de Lastic, Assuérus exprime devant la belle juive qu'il a élevée jusqu'à lui, son amour plein de respect et de majesté, il semble que Louis le Grand, penché vers la sage et discrète compagne de sa vie, dise avec le roi persan:

Croyez-moi, chère Esther, ce sceptre, cet empire,
Et ces profonds respects que la terreur inspire,
A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur,
Et fatiguent souvent leur triste possesseur.
Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres....

.....
Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes;
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or....

Chacun a cru reconnaître sous les traits d'Aman (Mlle d'Abancourt future visatandine), le ministre Louvois, l'ennemi de la marquise, celui qui veut dominer en maître. Il pousse à la guerre et redoute l'influence d'une femme trop amie de la paix. Quel accueil couvre sa prochaine disgrâce:

Approche, heureux appui du trône de ton maître,
Ame de mes conseils et qui seul tant de fois
Du sceptre dans mes mains as soulagé le poids....

Le rôle de Mardochée est joué à la perfection par Mlle de Glapion, cette jeune personne qui a fait dire à Racine: "J'ai trouvé un Mardochée dont la voix va jusqu'au coeur." Mais voici qu'Elise (Mlle de la Maisonfort), intimidée, a failli un instant manquer de mémoire. Quand elle rentre dans la coulisse, Racine, attentif à tout, lui dit: "Ah! Mademoiselle, voilà une pièce perdue!" Et la belle jeune fille se met à pleurer. Elle va donc rentrer en scène avec le nez rouge, les yeux bouffis. Voulant parer à ce désastre, Racine s'efforce de la reconforter avec de douces paroles, et, tirant son mouchoir de sa poche, il tamponne les jolis yeux pleins de larmes. Vaine précaution: le roi a vu. "Pourquoi la petite chanoinesse a-t-elle pleuré?" demande Sa Majesté. On s'informe: l'incident du mouchoir circule. "Quand on sut ce que c'était, dit le Mémorial, et la simplicité de M. Racine, on en rit, et lui-même aussi, qui, n'ayant en tête que sa pièce, avait fait cette action sans penser le moins du monde à ce qu'elle avait de peu convenable."

Mme de Maintenon a peine à dissimuler l'extrême joie que lui causent ses chères filles. Louis XIV, ému et ravi, accorde au poète ainsi qu'aux actrices, son suffrage, la plus précieuse des récompenses. Quand

tout est fini, Racine se précipite à la chapelle et tombe à genoux dans un élan de reconnaissance.

Bientôt, il ne fut plus question que d'Esther. "Un divertissement d'enfants, dit l'auteur, devint l'empressement de toute la cour." Monsieur et tous les princes, les personnages les plus graves et les plus occupés briguaient l'honneur d'être invités aux représentations suivantes. "Il fallait, toute chose cessante, aller voir Esther, écrit Mme de La Fayette; les ministres, pour se rendre à cette comédie, quittaient les affaires les plus pressées..." Le roi dressait lui-même la liste, entraînait le premier dans la salle, et se tenait à la porte, la canne haute, jusqu'à ce que tous les invités fussent entrés. La quatrième représentation (5 fév.) fut l'une des plus brillantes. Ce jour là, le roi Jacques II d'Angleterre et la reine, son épouse, réfugiés auprès de Louis XIV, avaient été conviés à Saint-Cyr. "Nous vîmes alors, disent les Dames de Saint-Louis, trois têtes couronnées dans notre maison, et presque tous les princes et princesses du sang. Les actrices, animées par de si augustes spectateurs, en prirent une nouvelle émulation et eurent un succès surprenant."

La marquise de Sévigné rendait compte à sa fille du sincère enthousiasme inspiré par ce spectacle unique et délicieux, et ne cachait pas son espoir d'y être invitée. Admise à la représentation du 19 février, elle ne se possédait pas de joie. De la lettre où elle s'en épanche avec un luxe de détails, nous rapportons ces lignes:

"Le roi vint vers nos places et me dit: Madame, je suis assuré que vous avez été contente; Racine a beaucoup d'esprit. - Moi, sans m'étonner je répons: Sire, il en a beaucoup, mais en vérité ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. - Ah! pour cela, il est vrai. - Et puis, Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie."

La mort de la reine d'Espagne, puis le carême, interrompirent

les représentations, mais elles furent reprises l'année suivante, et l'hiver de 1690 vit encore jouer sept fois Esther, toujours avec le même succès, et toujours au milieu du même empressement à solliciter la faveur d'y être admis.

Cependant, quelques personnes rigides se prononcèrent contre ces fastueuses exhibitions des demoiselles de Saint-Cyr. Quoique Bossuet, Bourdaloue, et autres ecclésiastiques vertueux les eussent approuvées par leur présence, celles-là représentèrent à Mme de Maintenon que ce mélange de cloître et de théâtre s'accordait mal avec l'esprit de l'établissement; que tous les couvents avaient les yeux sur Saint-Cyr, et qu'ils suivraient l'exemple que Saint-Cyr y aurait donné; qu'on y jouerait des pièces profanes après y avoir joué des pièces religieuses....

Mme de Maintenon, après avoir bien réfléchi, se rendit à ces raisons, et Athalie apprise, on la joua (5 janv. 1691) sans pompe, sans théâtre, sans décorations et sans costumes, dans la classe bleue, en présence seulement du roi, de Mme de Maintenon, du roi et de la reine d'Angleterre et de cinq ou six autres personnes au nombre desquelles était Fénelon. "La pièce est si belle, dit Mme de Caylus, que l'action n'en parut pas refroidie, et qu'elle fit autant d'impression que plus tard avec tout le prestige du théâtre." On en fit plusieurs répétitions, soit à Saint-Cyr, soit à Versailles dans l'appartement de Mme de Maintenon où l'on faisait venir les demoiselles, mais toujours sans appareil ni public.

Les beaux jours du théâtre de Saint-Cyr étaient passés. N'importe Esther est restée aux yeux de tous la couronne de la maison. Les détails de la composition de cette admirable pièce, et des représentations qu'on en fit, forment un des plus gracieux épisodes de la vie de Saint-Cyr, et

peut-être même de celle de Louis XIV. Tant que les souvenirs d'Esther laissèrent dans les âmes des semences de grâce et de poésie, Mme de Maintenon put voir se lever autour d'elle tout un cortège de collaboratrices et de disciples, toutes intelligentes, originales, personnelles: Mme de Glapion qui écrivait d'un style si spirituel, si poli et d'une singularité si naturelle, que les personnes du goût le plus délicat prenaient plaisir à toutes ses lettres; Mmes de Fontaines, de Maisonfort, de Veilhan, de Belval, et cette Mlle d'Aumale dont les lettres et les Mémoires sur sa bienfaitrice ont tant d'agément, et cette Mme de Caylus dont les souvenirs ont tant de piquant, enfin toute cette première et riche floraison de Saint-Cyr naissant.

Racine composa encore pour les élèves de Saint-Cyr, quatre cantiques tirés de l'Ecriture Sainte, qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. Le roi les fit souvent jouer devant lui, et la première fois qu'il entendit ces paroles:

Mon dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi:
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon coeur te soit toujours fidèle;
L'autre à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.....

il se pencha vers Mme de Maintenon et lui dit: "Madame, voilà deux hommes que je connais très bien."

L'expérience justifia bientôt les appréhensions qu'on avait eues au sujet des représentations de Saint-Cyr. Les applaudissements publics, les visites du roi, les relations avec les grands poètes, les voyages à Versailles dans les carrosses de la cour avaient tourné la tête aux demoiselles. Le goût des lectures, des écritures, de la poésie et de toutes ces choses dont le parfum est si doux mais dont le fruit n'est pas toujours salubre, s'était glissé dans ces jeunes esprits

et y avait fait naître un goût du monde et du bel esprit, une vanité, une suffisance, un orgueil, enfin, qui les rendaient insupportables. Mme de Maintenon en pourrait citer "des particularités qui étonneraient tout l'orgueil renfermé dans Versailles." Un jour, elles refusèrent de chanter à l'église pour ne pas gâter leurs belles voix avec des psaumes et du latin. "Vous chantiez si bien dans Esther, leur écrivait la fondatrice à cette occasion; serait-ce le théâtre que vous aimeriez, et n'êtes vous pas trop heureuses de faire le métier des anges ?"

Effrayée des symptômes alarmants qui se manifestaient, la sage réformatrice n'hésita pas à trancher dans le vif afin de modifier complètement l'esprit de l'institution. Aux mesures adoptées pour favoriser le goût de l'esprit à Saint-Cyr, succéda tout un code de prescriptions sévères pour en réprimer l'abus et réprimer l'orgueil des demoiselles. Elle ordonne de baisser le niveau des études littéraires et de réprimer les écritures:

"On écrit trop à Saint-Cyr....N'en faites pas des rhétoriciennes; ne leur montrez plus de vers; tout cela excite l'orgueil, leur fait goûter l'éloquence et les dégoûte de la simplicité."

Elle revient continuellement sur ce sujet:

"Opposez-vous le plus que vous pourrez aux écritures; le goût viendra des lettres pleines d'esprit, et je crains cette tentation pour Saint-Cyr où l'on écrit très bien."

Elle prescrit la modération au sujet des lectures:

"Apprenez-leur à être extrêmement sobres de lecture..... Gardez une extrême simplicité dans le choix de vos livres..... etc."

Et la morale qu'elle tire de l'invasion du bel esprit dans ce voisinage de Versailles est de dire et de redire sans cesse: "Cachez vos filles et ne les montrez pas."

Les ordres de Mme de Maintenon furent exécutés, et l'effet du correctif fut si considérable que rendant compte de son office, l'une

des maîtresses lui écrivait un jour: "Rassurez-vous, Madame, les jaunes (classe moyenne) n'ont plus le sens commun."

Cependant, la fondatrice revint bientôt de la rigueur de cette répression, et l'éducation littéraire à Saint-Cyr retrouva son juste équilibre.

"Son intention, disent les Mémoires, n'était pas qu'on tint toujours les demoiselles dans ce grand abaissement, et le premier effet produit, elle prit ensuite le juste milieu..... "

Mme de Maintenon se remit donc à recommander à son jeune monde, la culture du beau langage, ce beau style simple et sans tour qu'elle y avait introduit et qui est si proprement le sien, des lettres courtes, un naturel parfait et précis. Les représentations dramatiques elles-mêmes furent rétablies, devinrent seulement plus rares, et le public n'y fut pas admis. Le roi cédant quoique avec peine au désir de Mme de Maintenon, déclara que ni lui ni personne de la cour n'assisteraient plus aux représentations de Saint-Cyr, lesquelles n'auraient lieu désormais que devant les demoiselles seules et la communauté. Par ce moyen terme, on évita tous les périls et on recueillit tous les avantages, Les jeunes filles continuèrent d'orner leur esprit, de cultiver leur mémoire, de s'exercer à la bonne diction et aux bonnes manières, sans trouver dans leur auditoire rien qui fut capable d'exciter leur amour propre, leur coquetterie et leur jalousie.

"Renfermez-les dans votre maison, écrivait la prudente fondatrice; ne les faites point à la grille sous quelque prétexte que ce soit. N'y souffrez personne..... je dis même un saint s'il en est un sur la terre."

La marquise n'en continua pas moins à faire travailler de bons auteurs pour Saint-Cyr. L'abbé de Choisy, Duché, J.B.Rousseau, l'abbé Pellegrin donnèrent Judith, Jephté, Absalon, Débora, les Stances chrétiennes et les Odes Sacrées. Mme Deshoulières fit également plusieurs odes

pour cette maison, dont quelques-unes furent couronnées par l'Académie française.

"vous avez vu, écrivait-elle au comte d'Ayen, tout ce que j'ai imaginé pour remplir de belles et bonnes choses la mémoire de mes chères filles. M. l'abbé de Choisy a eu la complaisance pour moi de faire des histoires très agréablement écrites..... Venons au fait: n'avez-vous pas sous votre protection quelque bel esprit qui eût un appétit égal à son mérite, et qui n'eût point un revenu égal à son appétit? Eh bien! Je voudrais qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies, qui, en divertissant de jeunes personnes, ne leur laissassent dans l'esprit que des choses vraies et raisonnables, qui leur montrassent le vice puni tôt ou tard, et la vertu récompensée. Je ne voudrais pas qu'il y eut de merveilleux, car je connais le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'esprit à des mets simples....etc."

C'est aussi pour les élèves de Saint-Cyr que Mlle de Scudéry composa ses deux volumes de Conversations. On les faisait réciter par coeur, et ces divertissements dramatiques étaient fort goûtés. Bientôt, Mme de Maintenon se mit elle-même à en composer de très intéressantes sur des points de morale, d'usage ou de bienséances. Elle écrivit encore des Maximes et des dialogues familiers connus sous le nom de Proverbes. Ces compositions dramatiques que les demoiselles représentaient à la récréation et que Godefroy représente comme une des plus belles productions littéraires du XVIIe siècle, offrent de piquantes peintures de moeurs. Souvent, les jeunes filles étaient appelées à s'exécuter elles-mêmes dans ces sortes de travaux. Ces exercices de style leur servaient admirablement à penser juste et à dire de même; à cultiver le jugement et le goût; à former et à polir les esprits. "On leur fait faire entre elles, dit Racine, des conversations ingénieuses qu'on leur compose exprès, ou qu'elles-mêmes composent..." Louis XIV, lorsqu'il venait rejoindre son excellente compagne à Saint-Cyr, trouvait un grand charme à faire réciter par les demoiselles qui se groupaient sur son passage dans les allées entre les bosquets, quelque Conversation ou quelque Proverbe appris par coeur; il en recevait souvent plus

d'une bonne et utile leçon.

Tout était donc rentré dans l'ordre à Saint-Cyr. Après avoir longtemps exhalé de douloureuses plaintes, Mme de Maintenon, dans plusieurs de ses lettres et dans ses entretiens avec les Dames, put se féliciter de la nouvelle éducation littéraire de la maison. Après la marquise, de dignes héritières y maintinrent encore longtemps le goût des lettres et la perfection de la langue. Mais ces Dames de Saint-Louis furent surtout fidèles à l'intention de leur fondatrice en ce qu'elles ne firent jamais parler d'elles.

IV. LES ECRITS DE MADAME DE MAINTENON.

Mme de Maintenon est un des personnages historiques qui ont le plus écrit. Ses lettres, si elle n'en avait détruit un grand nombre, formeraient toute une bibliothèque. Les archives seules de Saint-Cyr en contenaient quarante volumes. Et pourtant, les lettres les plus curieuses n'ont pas été conservées. Mme de Maintenon, toujours prudente, brûla sa correspondance avec Louis XIV, son époux; avec Mme de Montchevreuil, sa plus intime amie; avec l'évêque de Chartres, son dernier directeur. Les lettres de sa jeunesse sont très rares. Le recueil de M. Lavallée, forcément incomplet, n'en est pas moins un monument d'une très haute valeur. Deux volumes de lettres et d'entretiens sur l'éducation des filles, deux autres de lettres historiques et édifiantes adressées aux Dames de Saint-Cyr, quatre volumes de correspondance générale, un de conversations et de proverbes, un d'écrits divers, tel est l'ensemble d'une publication qui a mis en lumière une figure excessivement intéressante à étudier. Mlle d'Aumale affirme qu'elle écrivait

jusqu'à vingt lettres par jour sous la dictée de sa maîtresse.

Quand on songe à cette vie qu'elle menait et qu'elle nous a décrite elle-même, à cette chambre qui souvent depuis son lever jusqu'à son coucher ne désemplissait pas, à ces audiences qu'elle ne pouvait refuser de donner, à ces longs tête-à-tête avec le roi qui lui étaient nécessaires pour conserver son influence, on se demande comment elle trouvait le temps de suffire à une correspondance aussi active, et l'on admire à la fois l'étendue et la force de cet esprit qui lui permettait d'échanger avec une femme comme la princesse des Ursins des lettres où elle n'avait pas le dessous, et d'adresser aux Dames de Saint-Cyr des épîtres où les conseils spirituels alternaient avec les recettes ménagères. Qu'elle accompagnât le roi au siège de Mons ou de Dinant, à Saint-Germain ou à Fontainebleau, elle trouvait encore le moyen d'expédier sa correspondance. Souvent, "il lui faut écrire sur quelque coin de table, dans une chambre encombrée de monde, avec six dames, trois princesses et six chiens autour d'elle....Elle n'est pas toujours sûre de finir; faute de mieux, ce mot partira inachevé." Ainsi se produisirent la plupart des ouvrages de Mme de Maintenon.

Cette oeuvre écrite se partage naturellement, par les matières qu'elle traite, en trois parties: d'abord les lettres familiales et personnelles, puis les lettres qui ont trait aux questions religieuses et politiques, enfin toutes les pages laissées ou dictées par l'éducatrice.

- A -

Dans la très grande variété de correspondants que présente la première de ces trois parties, il est certains noms qui reparaissent beaucoup plus souvent que d'autres: Ceux de Charles D'Aubigné, son frère;

de M. de Villette, son cousin germain; et de l'abbé Gobelin, son directeur.

La série des lettres fraternelles remplit les deux premiers volumes de Correspondance générale de M. Lavallée. Elles sont pleines de détails de famille et d'intérêt privé. On peut dire que Charles d'Aubigné fut le premier élève de Mme de Maintenon. Sans cesse, elle le gronde, le rappelle à la modération, à la possession de soi, aux vertus sociales et humaines. Le sentant peu dévôt et à peine chrétien, elle travaille à faire de lui tout au moins un honnête homme. "Adieu, je voudrais avoir donné un bras et que vous fussiez le plus honnête homme de France." Mais en dépit des "prônes de sa soeur", le frère qui trouve tout naturel de bénéficier de cette prodigieuse aventure qui le fait beau-frère du roi de France, devient de plus en plus incommode. La nouvelle reine épuise donc tout son bon sens à lui faire comprendre la folie de ses prétentions et l'injustice de ses doléances; à lui persuader de rester "bien renté, tranquille et philosophe" dans sa province de Cognac dont il lui doit le gouvernement: exhortations qui font autant d'honneur à l'une que peu à l'autre.

L'esprit de famille de la marquise n'éclate pas moins dans ses lettres à M. de Villette, ce compagnon d'enfance dont la mère avait abrité sa jeune misère. Elle lui écrit des lettres affectueuses, expansives même. Elle ne s'accoutume pas à voir ce gentilhomme d'un solide mérite et dont l'unique tort est d'être calviniste, demeurer sans emploi, se consumer d'inaction et d'ennui dans sa terre au fond du Poitou. Elle lui rend compte de ses efforts de sollicitieuse auprès de Colbert pour l'en tirer, avec un regret impatient des difficultés et des retards qu'elle essuie. Enfin, elle a obtenu pour lui un commandement dans la marine royale. Aussi sa joie éclate-t-elle quand elle apprend qu'il

s'est distingué dans le combat naval des îles Iipari; elle lui adresse alors ce mot chaleureux, mot à la Sévigné: "Adieu, je vous embrasse de tout mon coeur; vous savez que les femmes aiment les braves! "

Mais la plus intime de ses correspondances est celle qu'elle adresse à son guide spirituel, l'abbé Gobelin. Surprises au secret qui les avait fait disparaître, ces lettres révèlent des confidences très dignes, toujours discrètes, souvent voilées et à demi-mot, expressives néanmoins, et empreintes du plus évident caractère de sincérité. D'abord, elles nous la font voir fatiguée et rebutée des agitations de la cour jusqu'à former les plus sérieux projets de retraite à Maintenon. Plus tard, engagée dans un secret dessein qui n'est autre qu'une vertueuse complicité avec Bossuet pour rétablir l'union dans la famille royale, elle réclame le secours de ses prières: "Demandez à Dieu qu'il conduise mon projet pour sa gloire." Lorsque cette réforme est presque achevée, la reine meurt, et les lettres qui suivent témoignent d'un vif regret, et peu après, d'un grand trouble, d'une agitation extraordinaire, sans en expliquer le motif; puis le nuage se dissipe, le calme renaît. C'en est fait: le moins vraisemblable des événements est accompli. "Ne m'abandonnez pas, écrit-elle, ne m'abandonnez pas devant Dieu: j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur." Rien ne montre mieux ce qu'elle sut alors garder de simplicité qu'une lettre de gronderie amicale à ce même abbé qui, ébloui par l'éclat de cette prestigieuse fortune, se confondait en respects devant sa pénitente. Cette lettre d'un vif bon sens et d'une noble franchise, est une des plus éloquents que Mme de Maintenon ait écrites.

"Je vous en conjure de vous défendre du style que vous avez avec moi, lui dit-elle.....Je ne suis point plus grande dame que j'étais dans la rue des Tournelles, où vous me disiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je suis met tout le monde à mes pieds, elle ne doit pas faire cet

effet-là sur un homme chargé de ma conscience, et à qui je demande très humblement de me conduire...Où trouverai-je la vérité si je ne la trouve en vous?... Parlez-moi et écrivez-moi sans tour, sans cérémonie, sans insinuation, et surtout, je vous prie, sans respects."

-A B -

Vivant si près du trône, recherchée, courtisée par tout ce qui gravitait autour du souverain: ministres, généraux, ambassadeurs, princes de l'Eglise, il va sans dire qu'un grand nombre des lettres de Mme de Maintenon touchent de près aux affaires de l'Eglise et de l'Etat.

L'épouse de Louis XIV ne se cache pas d'avoir proposé au roi quelques sujets vertueux pour les évêchés vacants, mais elle répond aux candidats en quête d'abbayes et de prébendes, qui sollicitent son appui, qu'elle a bien d'autres occasions de charger sa conscience. Elle se montre pour Fénelon secourable aussi longtemps qu'elle peut, et lorsqu'elle le voit engagé dans une lutte redoutable, elle s'efforce de le faire consentir aux concessions de doctrine qui ramèneraient l'accord et la paix. La victoire qui se prépare à Rome pour Bossuet lui fait écrire à l'archevêque de Paris (Cardinal de Noailles):

"De quelque façon que se traite cette affaire, il me semble qu'il y aura sujet de s'affliger. Si M. de Cambrai est condamné, c'est une flétrissure dont il aura peine à se relever; s'il ne l'est pas, c'est un considérable protecteur pour le quiétisme."

Elle déplore ce qu'elle appelle "l'esprit de séparation et de révolte des Jansénistes", et en présence de leur opposition déterminée aux bulles du pape Clément XI et de la guerre théologique qui en résulte, elle ne témoigne qu'un sentiment, la douleur que lui cause les nouvelles divisions de l'Eglise. Ses lettres à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes manifestent le même rôle pacifique et humain. Au sujet des abjurations qui n'était pas sincères, elle écrit:

"Je suis indignée contre de pareilles conversions. L'état de ceux qui abjurent sans être véritablement catholiques est infâme."

Ailleurs, elle donne ce conseil à son frère alors gouverneur de Belfort:

"Je vous recommande les catholiques, et je vous prie de n'être pas inhumain aux huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple."

Dans sa correspondance relatives aux affaires de l'Etat, elle paraît se maintenir dans les limites de l'influence légitime qu'une femme dévouée et intelligente exerce d'ordinaire sur son mari. Son patriotisme éclairé, son esprit du droit et de la justice s'y traduisent sans cesse. La sollicitude qu'elle éprouve sur les maux de la guerre et sur la misère du peuple arrache de son âme ce cri déchirant: "Que ferai-je, mon Dieu, parmi tant d'afflictions qui ne serrent le coeur, si vous ne daignez me fortifier par votre parole?" Elle regrette profondément la guerre d'Espagne et voit avec terreur qu'on se lance dans l'épouvantable aventure qui doit tout engloutir. Elle suit avec inquiétude la marche des armées et soupire sans cesse après cette paix qui semble "s'éloigner de plus en plus."

"Je ne respire qu'après la paix, écrit-elle; je ne donnerai jamais au roi des conseils désavantageux à sa gloire; mais si j'étais crue, on serait moins ébloui de cet éclat d'une victoire."

Dans ses dernières lettres où nous voyons se refléter les principaux événements des premières années de la Régence, aucun des dangers qui menacent la France ne lui échappe. Elle en prévoit à bref délai "le renversement" et déjà elle croit voir dans Paris "des barricades". Comme elle avait prévu le schisme, elle prévoyait aussi la révolution, et c'est par ces paroles prophétiques que se clôt, ou peu s'en faut, l'intéressant recueil de ses lettres.

- C -

Sans Saint-Cyr, on ne connaît pas Mme de Maintenon. C'est pour cette chère maison qu'elle écrit ses plus nombreuses et ses plus belles pages; et c'est dans ces pages que brille sa merveilleuse lucidité, là qu'elle révèle ses trésors de sagesse et de raison.

Avant d'aborder l'oeuvre de la pédagogue, nous nous arrêterons un instant à celle de la supérieure laïque, dirigeant Saint-Cyr tant au spirituel qu'au temporel. Elle n'y apparaîtra pas au-dessous de la tâche qu'elle avait assumée, non pas seulement par l'autorité qui s'attachait à elle comme fondatrice et que confirmaient les lettres patentes d'institution de la maison, mais par une commission de l'évêque de Chartres, approuvée par le pape en 1689: situation que l'histoire reconnaît comme unique.

Sa correspondance relative à l'administration intérieure de Saint-Cyr entre dans les moindres détails. Suivant son expression, "elle s'abîmait dans les marmites", au point d'expliquer, par exemple, dans une lettre à Mme de Butéry qui exerçait les fonctions d'infirmière, comment il fallait faire le bouillon pour les malades, et elle ajoutait ce sage conseil: "Apprenez à être un peu cuisinière, car on commande bien plus à propos quand on sait de quoi il est question." Mais la direction spirituelle des religieuses l'occupaient bien davantage.

Le caractère grave de Mme de Maintenon se trouve empreint à chaque ligne dans le livre adressé aux Dames et intitulé: l'Esprit de l'Institut des Filles de Saint-Louis, livre qu'elle soumit à l'évêque de Chartres. Elle y explique le caractère particulier de la fondation, caractère qui la distingue des autres congrégations religieuses. Un mélange de prières et d'actions dont les unes ne doivent jamais nuire aux autres, où le recueillement et la présence de Dieu se trouvent alliés au travail journalier et aux occupations actives, tel est l'esprit de l'Institut.

"Ayez toujours en vue, mes très chères filles, le dessein particulier de la Providence sur vous... Il n'y a point de communauté semblable à la vôtre....Vous avez embrassé l'occupation intérieure de Marie et le travail de Marthe. Si le travail de Marthe était utile, si la part de Marie était meilleure, la vôtre est excellente qui renferme l'un et l'autre;votre esprit est un saint mélange de prières et d'actions continuelles."

La fondatrice exhorte les Dames à conserver les principes de pauvreté et de désintéressement au milieu des magnificences d'une fondation royale. Elle leur recommande la simplicité, la modestie, l'éloignement du monde, et leur rappelle expressément qu'étant à la porte de Versailles, il n'y a pas de milieu pour elles à être un établissement très régulier ou très scandaleux.

"Ayez un air simple, religieux, monastique; rendez vos parloirs inaccessibles à toute visite superflue....ne craignez point d'être un peu sauvages mais ne soyez pas fières."

Elle insiste particulièrement sur cette vertu d'humilité qui sera toujours le côté faible de l'Institut:

"Vous ne vous conserverez que par l'humilité; il faut expier tout ce qu'il y a eu de grandeur humaine dans votre fondation."

Une haute idée développée dans ce travail, c'est que les Dames de Saint-Louis étant destinées à élever des demoiselles pour le monde et pour le cloître, elles ont entre les mains une portion de l'avenir de la religion et de la France.

"En sanctifiant ainsi les deux principaux états de votre sexe, vous contribuerez à établir le vrai règne de Dieu pour tous les états et toutes les conditions. Il y a donc dans l'oeuvre de Saint-Cyr si elle est bien faite, de quoi renouveler dans tout le royaume la perfection du Christianisme."

Outre ces avis, on est étonné de tout ce que l'ame de Maintenon a écrit, soit aux religieuses par lettres individuelles, soit à la communauté sous forme d'instructions: sur la vie intérieure et spirituelle, sur les devoirs de l'institut, sur le but de la fondation, sur l'entière séparation du monde, sur la stricte observance des règles, sur le bonheur de

la retraite et de la vie religieuse, sur la vanité du monde et ses tourments, ses travaux et ses passions, enfin, sur la nécessité d'allier les habitudes de communauté avec la vie active de l'éducation pour que la condition de religieuse ne s'oubliât pas au milieu des devoirs et des distractions des charges et des classes. Tantôt elle mettait ses chères filles en garde contre une dévotion imaginaire :

"Vous prenez sur vous des peines que Dieu ne vous demande pas, et des raffinements, des mortifications qui ne sont point à leur place."

Tantôt elle insistait pour que l'on conservât avec soin l'extérieur religieux :

"N'avez-vous jamais vu des religieuses se donner les airs du monde ? Elles font mal au coeur. Le seul bon sens est choqué de ce qui est hors de sa place. Comptez qu'une religieuse qui n'a rien de religieux est choquante."

Elle avertissait celle-ci qu'elle avait besoin de frein jusque dans ses meilleures inclinations.

"Tout est fort en vous ; vos idées extrêmes, vos expressions vives, le désir de savoir insatiable, le goût de l'esprit, la curiosité sans bornes, je ne vois rien qui n'ait besoin d'être modéré, jusqu'aux vertus dont Dieu vous a prévenue."

Celle-là se laissait trop aller au penchant naturel de son coeur et Mme de Maintenon lui écrivait :

"Rien n'est plus opposé à Dieu que ces attachements dans la vie religieuse. Voulez-vous les venir chercher dans la retraite après avoir renoncé aux plus innocents dans le monde... Vous êtes jeune, innocente, vous voulez vous donner à Dieu et que lui donnez-vous, si c'est le reste de quelque créature ?"

On voit encore dans ses lettres, quels scrupules, quels doutes, quels troubles elle eut à apaiser ou à combattre, et avec quelle angélique patience elle se fit la directrice de chacune de ces jeunes religieuses qui toutes venaient lui ouvrir leur coeur et la consulter. Il est surprenant d'entendre s'élever au milieu du tourbillon de Versailles, une voix si savante dans la connaissance du coeur humain, la science de

la spiritualité, et de voir une personne assiégée de tant de distractions avoir en même temps si présents à l'esprit les secrets de la vie religieuse. On n'admire pas moins la bonté, la politesse avec lesquelles elle leur écrivait; le ton toujours assaisonné de cette douceur modeste, de cette franchise et de ces grâces qui ne la quittaient jamais.

"Pardonnez à mon zèle pour le bien de votre maison, tout ce que je dis qui pourrait vous déplaire; Dieu sait mes intentions et que je vous aime en particulier comme si vous étiez mes propres filles."

Ces lettres et ces instructions furent rassemblées en plusieurs volumes et conservées religieusement à Saint-Cyr, dont elles devinrent la règle et le véritable guide jusqu'à la fin.

"Rien n'y est oublié, dit le Mémorial; tout y est traité avec détail, tous les dangers prévus, toutes les vertus nécessaires recommandées. Il y en a pour chaque charge, pour chaque classe, presque pour chaque article de la règle, pour la supérieure, pour la maîtresse des novices, pour l'infirmière, pour les soeurs converses."

De tous les titres à l'admiration que s'est acquis Mme de Maintenon, le plus solide, le plus unanimement reconnu est celui qu'elle doit à ses écrits d'éducatrice. Un maître en ces matières, M. Gréard, a montré combien, à ce point de vue, elle est en avance sur son temps. Il lui a fait le double honneur de commencer par une étude à elle consacrée, son livre sur l'Education des Femmes par les Femmes, et de tirer des écrits qu'elle a laissés un substantiel volume d'Avis sur l'Education. Ces travaux de la fondatrice comprennent les "Entretiens sur l'Education" et les "Lettres sur l'Education des Filles". Les Entretiens sur l'Education ne sont pas de la main de Mme de Maintenon; c'est un recueil de ses paroles fait par les Dames de Saint-Louis, mais revu et approuvé par la fondatrice elle-même. On recueillit de même les entretiens de Mme de Maintenon avec les demoiselles à partir de 1700, époque où elle commença-

à suivre les classes avec la plus parfaite régularité, et d'y faire tous les jours les fonctions de maîtresse afin de joindre la pratique à la théorie.

L'illustre fondatrice n'a point tracé de théorie proprement dite d'éducation; elle a fortement conçu certains principes féconds qui, à cause de leur application pratique, forment un tout plus instructif et d'un plus grand prix que bien des systèmes.

L'éducation, pour Mme de Maintenon, est un art infiniment délicat dont on ne saurait trop reconnaître les difficultés, prévoir les écueils, étudier les moyens et les ressources. Pour cette étude, la religion tient en réserve de grandes lumières; l'expérience et la raison, bien consultées peuvent aussi en donner. La pratique de cet art, telle qu'elle la conçoit, est singulièrement exigeante, absorbante:

"La profession de maître est de celles qui ne veulent pas qu'on s'y engage à demi; il faut s'y donner absolument, sans réserve; s'y donner tout entier: esprit, coeur, volonté."

Sa conviction est telle à cet égard qu'au rebours de la direction alors communément imprimée aux couvents doublés d'un pensionnat, elle ne cesse d'avertir ses collaboratrices que leur tâche d'éducatrice accomplie comme elle doit l'être, est le plus courageux des renoncements, la plus sanctifiante des austérités; qu'à cette occupation d'instruire et d'élever les demoiselles doivent céder toutes les autres.

"Le roi et l'état vous les ont confiées, leur écrit-elle..... il faut que tout manque plutôt que cet endroit là..... Vous en répondrez devant Dieu."

Une vérité qu'elle rappelle sans cesse parce que l'ardeur même du zèle a souvent pour effet de la faire oublier, c'est qu'en éducation, on n'obtient rien qu'avec le temps. "C'est oeuvre de vive action et de longue patience." Chez l'enfant, l'instinct ou la passion encore inno-

cente domine; la raison, quoique de bonne heure éveillée et plus tôt qu'on ne croit, est faible encore et donne peu de prise. C'est un être léger, mobile, sur qui les leçons même les meilleures glissent longtemps avant d'agir, et qui paraît s'y dérober encore alors même qu'elles commencent à pénétrer. Il n'y répond que par des progrès lents, intermittants, traversés de temps d'arrêt ou de rechutes telles qu'elles paraissent tout remettre en question. Il semble alors que tout est à refaire; on s'étonne, on s'affecte, on se dépîte de ces retards, de ces reculs. Le zèle se lasse, s'émousse ou bien s'irrite et sort de mesure en harcelant l'enfant d'avis, de défenses, de reproches au risque de le fatiguer ou de l'aigrir. Le vrai zèle unit l'ardeur et le sang-froid, est confiant sans illusions comme sans négligences, inépuisable de patience et d'espoir.

"Semez et attendez les fruits, ils viendront en leur temps." - "Après avoir semé, il faut attendre patiemment le fruit qui peut être réservé pour une autre maîtresse que vous."

Cette comparaison de l'instruction avec une semence qui longtemps fermente en secret avant de lever, revient sans cesse.

"Travaillez sans empressement, sans agitation et sans relâche; semez sans jamais vous décourager; d'autres feront peut-être la moisson, mais qu'importe pourvu que vous ayez fait votre devoir."

Un autre avis vient confirmer et compléter celui-là:

"Mieux vous connaîtrez l'esprit, l'humeur, le tempérament de l'enfant, moins vous vous sentirez porté à user de rigueur envers cet âge."

M^{me} de Maintenon met ses maîtresses en garde contre ce danger où elles sont exposées de confondre la légèreté qui tient à l'âge avec l'indocilité qui est un trait du naturel; de prendre des saillies d'humeur irréfléchies pour des violences de caractère, des désobéissances étourdies pour des opiniâtres ou des rébellions.

"De là, écrit-elle, des répressions trop vives et disproportionnées.

"A des manquements légers, à ceux que cause surtout la vivacité, le pétitement des enfants, il faut des peines légères, ou même, plus souvent qu'on ne croit, il n'en faut aucune...Il importe de distinguer les fautes qui sont de conséquence pour le bon ordre d'avec celles qui n'en sont pas...Il ne faut point être pointilleuse, chercher à découvrir les fautes des enfants, épier les occasions de les confondre. Au contraire, il ne faut pas tout voir, tout entendre, ou, pour mieux dire, ne pas montrer tout ce qu'on voit et tout ce qu'on entend....."

Tout ce qu'a pris soin de dire Mme de Maintenon sur l'art de punir, cet art difficile et délicat, si rudement pratiqué dans l'école avant elle et autour d'elle, porte une empreinte vraiment nouvelle pour le temps, de sagesse et de bonté.

"Il faut toujours commencer par essayer de la douceur, avertir plusieurs fois, donner un temps suffisant pour qu'on puisse se corriger, et ne jamais prendre, comme on dit, les gens en trahison....Lorsqu'enfin il est nécessaire de punir ou de réprimander, faites en sorte de vous posséder en le faisant; et si vous sentez quelque émotion, remettez à un autre moment ce que vous avez à dire..... En punissant les enfants, qu'ils sentent que c'est pour leur bien, et montrez-leur que vous ne leur en voulez pas."

Quels excellents conseils on continuera à puiser dans de telles instructions !

A cette connaissance générale de la nature de l'enfant, la maîtresse de Saint-Cyr doit ajouter celle des dispositions natives, du caractère propre de chacune de ses élèves en particulier. Pour réussir dans cette étude difficile, elle ne doit pas se tenir dans une réserve solennelle et guindée à l'égard des jeunes filles qui lui sont confiées, malgré tout le crédit que possède alors la discipline étroite et sèche du régime coercitif. Elle doit s'en rapprocher, leur inspirer confiance et sympathie, non seulement souffrir que ses élèves lui parlent, mais répondre à leurs questions ou même les provoquer. Elle doit les suivre dans leurs récréations et assister à leurs jeux. C'est pourquoi Mme de Maintenon demande sans cesse aux Dames le talent de la récréation:

"C'est là, dit-elle, ce qui lie les maîtresses avec leurs élèves....c'est là qu'en raillant on jette de bonnes maximes....rendez vos récréations gaies et libres; on y viendra....Il faut entrer dans les divertissements des enfants, mais il ne faut jamais s'accomoder à eux par un langage enfantin ni par des manières puériles; on doit au contraire les élever à soi, se faire une loi de leur parler raison en toute occasion."

Quel esprit de sagesse et de mesure aussi dans cette autre partie de ses enseignements qui touche à la formation religieuse, la base même de l'éducation de Saint-Cyr. La religion, elle la veut enseignée "dans toute sa grandeur, sa beauté, sa solidité et sa simplicité, l'esprit du Christianisme étant seul capable de bien former le coeur et la raison, et renfermant en lui toutes les vertus que le monde estime." Que de fois elle demande aux Dames d'inspirer aux demoiselles "une piété qu'elles puissent conserver dans le monde; une piété droite, ferme, courageuse et simple..." et qui les rendît capables de servir Dieu dans les différents emplois où il lui plairait de les appeler.

"Faites leur voir que la vraie piété est de remplir ses devoirs d'état; qu'elles apprennent celui des femmes, celui des mères, les obligations envers les domestiques...."

Personne n'a mieux dit ce que l'esprit du monde doit emprunter de la religion et ce que l'esprit de religion doit recevoir de l'esprit du monde.

"Quand une fille instruite dira et pratiquera de perdre Vêpres pour tenir compagnie à son mari malade, tout le monde l'approuvera....Quand une fille dira qu'une femme fait mieux de bien élever ses enfants et d'instruire ses domestiques que de passer sa matinée à l'église, on s'accomodera très bien de cette religion; elle la fera respecter."

Prêcher ainsi, c'est encore parler raison. Ce que veut Mme de Maintenon c'est de former des chrétiennes, mais des chrétiennes qui soient des épouses, des mères, remplissant tous les devoirs de leur état sans petitesse et sans fausse prudence; des chrétiennes qui s'acquittent des divers ouvrages de la maison sans mollesse et sans indolence.

"Que faire d'une femme indolente et délicate...? J'ai oublié dans ma dernière lettre de vous parler du courage. C'est un endroit essentiel sur lequel il faut examiner vos filles. On n'est bon à rien quand on n'a pas de courage."

Ses conseils relatifs au mariage, au célibat, au commerce du monde, sont d'une vérité, d'une force d'une résignation courageuse qui en font un traité de morale pratique d'une haute valeur.

Dans cette partie de l'oeuvre de l'âme de l'aintenon qui se rapporte à l'éducation intellectuelle, se retrouve encore la femme de haute raison, l'intelligente amie de l'enfance, l'institutrice supérieure. Ce n'est pas une savante qu'elle veut former, mais une personne instruite.

"Car, ajoute-elle, la culture intellectuelle chez la femme, outre qu'elle n'est pas contraire à la simplicité et à la morale quand elle n'est pas disproportionnée à la fortune, lui fournit un puissant moyen d'offrir à son mari un intérieur agréable, et de l'y retenir au lieu de l'en éloigner."

Quoi qu'elle enseigne, la Dame de Saint-Louis doit s'adresser à l'intelligence et non à la mémoire, et ne meubler celle-ci que des réelles acquisitions de l'esprit et du jugement; pour cela, il lui faut mesurer tout ce qu'elle dit à la capacité de l'enfant, et viser à cette espèce d'éloquence qui la rende constamment intelligible:

"Il vaut mieux apprendre moins de choses et les bien comprendre.... Abaissez-vous, pliez-vous, rappetissez-vous pour vous proportionner à vos enfants..... Ne songez qu'à vous rendre intelligibles...."

A ces qualités essentielles, elle joindra la sobriété pour être mieux écoutée: "Il faut savoir ne pas dire tout ce qui se présente quoique très bon"; elle unira à la plénitude d'explications qui fait la lumière, la discrétion de paroles et l'art d'abrégier qui préviennent la fatigue: "Il faut ne jamais parler au delà du nécessaire ou de ce superflu qui s'en distingue à peine"; surtout, elle se rappellera qu'il faut "ne jamais parler longtemps seul", et elle aura hâte d'écouter

l'auditrice,

"tantôt afin d'apprendre quel profit des leçons lui demeure et par où elle a besoin d'être excitée ou soutenue, tantôt pour lui laisser ouvrir le chemin en l'y aidant par d'adroits appels à sa curiosité native et à sa raison naissante."

L'enseignement, comme le dit si bien Mme de Maintenon, ne doit pas être entièrement ramassé dans les murs de la classe. Hors des bancs et des livres, dans des promenades, la maîtresse doit profiter au passage de tout ce qui donne matière à leçon familière, "et répandre la semence utile d'une main habile et sûre, selon l'occasion et l'à-propos."

Ces principes de l'art d'enseigner, universellement connus, goûtés et célébrés de nos jours, n'étaient pas en pareil crédit et telle faveur au XVIIe siècle; ils n'avaient pas alors, comme aujourd'hui, évidence et autorité de règles consacrées et populaires. C'est l'honneur de Mme de Maintenon d'en avoir vu pleinement, par intuition de bon sens et sur preuves d'expérience, l'importance et l'efficacité, et d'avoir su, en les formulant nettement dans un enseignement animé de convictions fortes, les implanter dans cette grande institution qui devait contribuer pour une sérieuse part à l'avancement de la bonne pédagogie.

A tant de zèle pour l'éducation religieuse, des demoiselles s'ajoutait une sollicitude égale pour la formation de leur caractère. "La femme, disait-elle, doit être l'agrément, la joie, le charme et la récréation de la famille." Mme de Maintenon a des pages exquisés consacrées à la douceur, premier des attraits pour la femme et sa plus naturelle vertu; au devoir et au plaisir de la charité, à la discrétion, à la nécessité de la franchise, au sentiment de la justice, etc. Nous avons déjà mentionné les Conversations et les Proverbes. Ces ouvrages, tout en offrant des pages dignes de l'humoriste le plus fin, avaient

pour but de donner aux jeunes filles des idées justes des choses, de leur apprendre la conduite qu'elles devaient tenir dans le monde, les défauts qu'elles devaient éviter, les vertus qui font le principal ornement de leur sexe. Il y en avait sur tous les sujets: sur l'amour propre, l'indiscrétion, la raillerie, l'esprit du monde, le point d'honneur, la bonne humeur, la contrainte dans tous les états, la raison, etc.

La raison, c'est où elle revient toujours, qu'elle l'appelle bon esprit, sagesse ou droiture. C'est cette raison mêlée à toutes choses "qui arrête la fierté sur la limite de la mauvaise gloire, l'humilité sur la limite de la bassesse." Voici une maxime qui, sous des formes différentes, revient cent fois sous la plume de l^{me} de Maintenon: "Soyez raisonnables ou vous serez malheureuses." Mais cette raison qu'elle recommande sans cesse n'est point du tout un raisonnement ni une enquête curieuse; gardons-nous de l'entendre ainsi. C'est un bon sens "qui ne s'enivre point de lui-même, qui obéit aux lois tracées, et qui connaît ses propres limites. Son sexe est fait pour obéir, elle le sait; aussi, ce qu'elle veut inspirer c'est une raison docile et toute chrétienne. Jamais, elle ne la sépare de la piété: "Vous ne serez véritablement chrétiennes et raisonnables qu'autant que vous serez à Dieu."

Non moins expérimentée dans la connaissance des dangers du monde que dans la science des vertus nécessaires à toute bonne chrétienne, l'infatigable directrice s'attachait à donner de bonnes règles de conduite aux demoiselles qui sortaient de Saint-Cyr. La publication de M. Lavallée contient tout un volume de "Conseils aux demoiselles qui entrent dans le monde". Ceux-ci ne seraient pas hors de propos aux

finissantes de nos couvents actuels:

"Fuyez tous les excès qui sont à présent ordinaires, même aux filles, comme le tabac, les liqueurs chaudes, le trop de vin, etc. Nous avons assez de vrais besoins sans en imaginer encore de nouveaux si inutiles et si dangereux."

Son oeil maternel les suivait de loin dans leurs diverses carrières, et elle entretenait de fréquentes correspondances avec les anciennes.

"Qu'on voie partout et toujours, écrivait-elle à l'une de ces dernières, que vous avez été élevée à Saint-Cyr. Soyez l'exemple de votre province. Si vous répondez à l'éducation que vous avez reçue ici, vous porterez de grands trésors à votre mari, puisque vous serez pieuse, complaisante, douce, modeste, retirée, appliquée à vos devoirs, et imitant le plus que vous pourrez la femme forte dont nous avons tant parlé ensemble."

Telle était l'éducation à Saint-Cyr. C'est de l'enseignement moderne, mais avec le souci plus marqué que de notre temps à préparer les jeunes filles à la vie pratique qui les attend derrière les murs du couvent. Dans un élan où son attachement pour son oeuvre de prédilection s'unissait à un vif et sincère sentiment de patriotisme, Mme de Maintenon laissait échapper un cri de Française, presque un cri de reine: "Vive Saint-Cyr! Puisse-t-il vivre autant que la France, et la France autant que le monde!" Saint-Cyr ne dura pas autant que la France, mais les Lettres et les Entretiens qu'il nous a valus ont leur place marquée et une autorité incontestable dans notre littérature pédagogique. Ils vivront autant que la France et que notre belle langue française; puissent-ils vivre autant que le monde!

La langue et le style de Mme de Maintenon prêtent peu aux remarques, du moins à celles de détail.

La langue dont elle se sert et qu'elle manie fort bien, est

celle du dernier tiers du XVIIe siècle, époque où ses tournures, locutions ou acceptions de mots sont à peu près fixées et presque de tout point définitives. En femme d'un esprit cultivé et bien de son temps, c'est dans les sermons de Bourdaloue, les histoires de Pellisson, les écrits en prose de Racine qu'elle puise. Cette langue où rien, presque rien ne nous arrête, est tellement conforme à l'usage qui a prévalu et si définitivement française, que certains critiques se sont demandés si, au siècle suivant, les Dames de Saint-Cyr n'auraient pas modifié ce qui pouvait leur paraître suranné de tour ou d'expression dans les copies qu'elles se plaisaient à faire des lettres de leur fondatrice, et dont beaucoup ont remplacé les originaux perdus. L'examen des lettres authentiquement autographes ne confirme pas ce soupçon, ou plutôt suffit à l'écarter. Dans celles-là comme dans les autres, c'est la même absence ou la même rareté de ces diverses particularités de langage qui s'offrent en si grand nombre dans ce que l'on pourrait appeler la langue propre et distincte, l'idiome caractéristique du XVIIe siècle.

Le style chez Mme de Maintenon, aussi bien que la langue, se dérobe en général au commentaire; il y échappe par sa simplicité même. N'y cherchons pas, même dans celles de ses lettres qui ont été écrites à tête reposée, l'ingénieux, le piquant, le brillant, le mot qui étincelle, le tour qui surprend, l'image abondante et vive. Il faut savoir se contenter en la lisant de celui qu'elle recommandait aux demoiselles: style simple, uni, sans tour, succinct. N'est-ce pas beaucoup? Au fond, c'est le style des administrateurs, des bons professeurs et des personnes d'action. C'est celui de Commines moins les longueurs qui tiennent au temps; c'est celui de l'excellent écrivain Mézeray; c'est

celui de Henri IV moins la verve et la saveur gasconnes; c'est surtout celui de Louis XIV avec plus, je ne dirai pas de bonne grâce, mais de bonhomie.

Mme de Maintenon paraît à beaucoup de lecteurs, froide et trop uniformément sérieuse.

Froide, l'est-elle vraiment ? Regardons-y bien; écoutons attentivement le ton, l'accent de ce langage contenu, sans éclat, mais ferme et franc, surtout dans ces lettres multipliées qu'elle adressait à ses chères filles; nous y découvrirons avec ravissement le sourire quasi maternel du dévouement le plus pur; l'abondance, le détail, les redites qui trahissent le langage du coeur. D'ailleurs ce style profond, discret, assagi et même mortifié, à ce qu'il semble, par goût extrême de la simplicité, par religieuse modestie, par les scrupules d'une âme qui se tient sévèrement en garde contre les entraînements de l'esprit, de l'imagination et du sentiment, ce style a, par moments, d'involontaires échappées, de soudains éclairs où se révèle une nature forte, vive, impressionnable, capable quelquefois d'énergie et de flamme. Qu'il s'agisse de son oeuvre de prédilection, elle s'anime et trouve le plus naturellement du monde le trait bref qui vient du coeur: "Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-Cyr; j'en aime tout, jusqu'à leur poussière"; ou encore: "Quand il s'agit de Saint-Cyr, il est toujours dimanche pour moi." Que d'extraordinaires contre-temps l'aient trop longtemps retenue loin de cette chère maison, cette personne si maîtresse d'elle-même cède à son plaisir impatient jusqu'à dire:

"Je pétille dans ma chambre quand je pense qu'il n'y a qu'une demi-lieue qui nous sépare, et qu'une demi-heure nous mettrait ensemble."

Sérieuse, elle l'est sans doute; mais dans cette gravité de ton, quelle souplesse! Quelle force et quelle tenue dans cette pensée

presque toujours juste, toujours sobre, également éloignée du paradoxe et de la déclamation! Sérieuse, elle ne l'est pas assez cependant pour qu'à l'occasion, un enjouement rapide et discret, un fin et délicat sourire, une aimable ironie, un ton de bonne humeur et de petites malices ne viennent, surtout avec des personnes chères, égayer son habituelle réserve, illuminer sa douce gravité. "Elle excellait, dit Saint-Simon, dans ces demi-mots de ridicule et bien menés." Il y a même un certain nombre de ses lettres où le mouvement et la vivacité, le talent des portraits, celui des mots heureux, la rapprochent de Mme de Sévigné.

"Il y a demain quinze jours, écrit-elle au comte d'Ayen, que je suis enrhumée, et en spectacle aux courtisans, aux médecins, aux princes: caressée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, considérée, accablée, dorlotée, tiraillée. Vous appliquerez à votre loisir chacun de ces termes, et vous avez assez de connaissance de mon état pour trouver leur place."

Voici le tableau de la cour qu'elle envoie à Mme de Caylus:

"Nous menons ici, ma chère fille, une vie singulière. Nous voudrions avoir de l'esprit, de la galanterie, de l'invention, et tout cela nous manque entièrement. Il n'en est plus question. On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramasse quelques misères les uns des autres, on se hait, on s'envie, on se caresse, on se déchire."

Dans une de ses lettres à Mme de Dangeau où elle la presse d'accepter une invitation à ces Marly si recherchés, elle lui promet qu'on passera par-dessus ses manies:

"Vous y trouverez votre santé, vos plaisirs, votre gaieté. On vous souffrira avec tous vos défauts: robe de ouate, écharpe, bonnets, serviettes sur la tête; ce sont tous ceux que je vous connais."

Et cette boutade épigrammatique qu'elle laisse échapper en écrivant au cardinal de Noailles; c'était l'époque où l'on commençait l'usage de manger les petits pois:

"Il y a huit jours que j'y suis sans relâche(à la cour de Marly); il y en a presque autant que je succombe à la tristesse de n'entendre rien dire de raisonnable. Le chapitre des pois dure toujours: l'impatience

d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger encore, sont les trois points que nos princes traitent depuis quatre jours..... Vous avez d'étranges brebis l'onseigneur!"

Et ce portrait de la princesse des Ursins qu'elle lui adresse:

"J'aime les femmes modestes, sobres, gaies, capables de sérieux et de badinage, polies, railleuses, d'une raillerie qui renferme une louange, dont le coeur soit bon et la conversation éveillée, et assez simples pour m'avouer qu'elles se sont reconnues dans ce portrait que j'ai fait sans dessein mais que je trouve très juste."

Ne croit-on pas entendre le babil spirituel de la mère de Mme de Grignan? Supposerait-on que cette plume légère, rapide, naturelle, quelque peu ironique et toute mondaine, appartient à la même qui écrivait tant de sermons, tant de lettres de morale, tant de saintes et sévères instructions sur la vie spirituelle, sur les vertus monastiques, l'éducation des demoiselles, la haute dévotion, et qui prêchait sans cesse la vie humble et cachée.

A certains jours, la fatigue plus ressentie, l'ennui plus excédant du rôle, ou plutôt de tous les rôles qu'elle soutenait à Versailles, lui arrachent des traits de la plus expressive originalité: "Je rame pour amuser la duchesse de Bourgogne". Elle dira de la cour: "Ce n'était que danses, ris et emportements de plaisir, et presque tous avaient le poignard dans le coeur; d'elle-même: "Je crois que si on ouvrait mon corps après ma mort, on trouverait mon coeur sec et tors comme celui de M.de Louvois." Contrainte de sacrifier au goût tyrannique du roi un arrangement intérieur que sa santé réclame, elle se résigne avec cette parole ironiquement amère: "Il faut périr en symétrie !"

Quelquefois, une façon vive de dire et d'imaginer ce qu'elle pense fait naître et comme jaillir sous sa plume, des alliances de mots inattendues, aussi curieuses que naturelles, aussi spirituelles que justes. Ainsi, à telle de ses Dames religieuses dont la piété inquiète

se tourmentait d'incessants scrupules, elle jette au terme d'une excellente leçon ce dernier conseil: "Mettez en paix votre coeur, votre esprit, votre zèle, et ne picotez plus votre chère conscience"; et ailleurs, à la même: "Ne soyez pas pointilleuse avec vous-même; Dieu ne l'est pas avec vous."

A les relever un peu partout, on pourrait recueillir un assez grand nombre de ces heureuses vivacités, de ces trouvailles d'expression. Dans ce style uni, ce sont d'agréables rencontres pour le lecteur.

Et ce style ailleurs est remarquable par une pénétrante lucidité une merveilleuse précision. En deux mots elle peint son élève, le duc du Maine: "Il est plein de discernement qu'il tient du roi, et de dénigrement qu'il tient des Mortemort." En trois antithèses, elle définit tout le caractère d'une de ses collaboratrices: "Je voudrais que l'âme de Brinon fût moins éloquente et plus régulière; qu'elle connût moins le monde et mieux les devoirs de son état; qu'elle fût moins visitée au dehors et plus accessible au dedans." Le dedans, voilà ce qu'elle décrit continuellement et toujours avec une sagacité rare. Elle scrute les consciences, elle détaille les caractères, elle dissèque les coeurs: elle en fait l'analyse et même l'anatomie. Que de portraits intimes elle nous a laissés !. Si nous connaissons si bien sa pieuse phalange d'auxiliaires, n'est-ce point parce qu'elle-même, au courant de son oeuvre, nous a livré les détours de leurs âmes subtiles si longtemps rebelles au mot d'ordre de simplicité?

Quelquefois aussi, la droiture de raison jointe à l'ardeur de convaincre, se tourne en véritable éloquence, surtout lorsqu'elle tire le sujet de son expérience:

"Que ne donnerai-je pour que vos filles vissent d'aussi près que je le vois combien nos jours sont longs ici - je ne dis pas seulement pour

des personnes revenues des folies de la jeunesse: de dis pour la jeunesse même qui meurt d'ennui parce qu'elle voudrait se divertir."

D'autres fois, cette femme qui se plaisait à la lecture de Tacite comme à celle de sainte Thérèse, jette en un style majestueux les réflexions les plus profondes:

"La raison ne doit pas être confondue avec la sévérité.....Elle s'accommode de la complaisance, de la joie, du badinage, de la condescendance, de l'attention aux autres. Elle n'est point hérissée, sévère, critique; elle veut que la jeunesse se divertisse innocemment, et que la vieillesse même cherche des relâchements....."

Cette femme si distinguée à tant d'égards, possède donc comme écrivain, de belles et hautes qualités. Son style simple, uni, concis dans sa teneur habituelle, mais échauffé d'un feu intérieur qui s'échappe de loin en loin en traits énergiques; passant d'une douce virilité lorsqu'il s'agit des grands intérêts, à je ne sais quoi de gracieux et de spirituel dans certaines lettres familières; enrichi çà et là par d'amères saillies, d'heureux rapprochements, un talent d'observation, une éloquence et une élévation de pensées selon la nature du sujet qu'elle traite: ce style n'a-t-il pas de quoi charmer les âmes sérieuses, capables de se plaire à toute saine et fortifiante lecture?

Le talent d'écrire de Mme de Maintenon était fort apprécié de son temps. "Langage de la sagesse", dit Fénelon; "Elle écrivait singulièrement bien et facilement, dit Saint-Simon; elle avait un langage doux, juste en tous points, et naturellement éloquent et court": éloge d'autant plus précieux à recueillir qu'il est d'un ennemi. Il semble que c'est pour elle que La Bruyère a écrit cette ligne remarquée: "Un style sérieux, scrupuleux va fort loin." - "Il y a dans tout ce qu'elle écrit, remarque une de ses élèves, une solidité, une douceur et une noble simplicité qu'on ne peut expliquer."

De tout temps les meilleurs juges ont également rendu pleine justice au talent d'écrivain de la marquise. Mme du Deffant parle excellentement de son "style net, clair et court"; puis l'amie de Voltaire et de Walpole ajoute: "Les lettres de Mme de Maintenon sont réfléchies; on y trouve beaucoup d'esprit d'un style fort simple." Sainte-Beuve qui la place à côté de Mme de La Fayette n'apprécie pas moins ce style qui tranchait avec celui des Précieuses qu'elle avait fréquentées:

"Je me prends, dit-il, à invoquer la venue de Mme de Maintenon et de Mme de La Fayette qui ont coupé court à cet écheveau embrouillé, et qui ont donné à la parole écrite la vivacité, la prestesse et la justesse dont il n'a plus été permis à une femme de se passer."

Et M.Gréard dans l'Education des femmes par les femmes:

"Mme de Maintenon est un écrivain, remarque-t-il. Sa langue est souvent pleine et savoureuse comme Molière, subtile et délicate comme Fénelon."

Certains auteurs vont jusqu'à la préférer à Mme de Sévigné, et à leur tête, l'historien même de Mme de Sévigné, le baron Walkenaër:

"Mme de Maintenon, dit-il, est pour le style épistolaire, un modèle plus achevé que Mme de Sévigné....Elle a toujours en écrivant un objet distinct et déterminé. La clarté, la mesure, l'élégance, la justesse des pensées, la finesse des réflexions lui font agréablement atteindre le but où elle vise. Sa marche est droite et soutenue; elle suit sa route sans battre les buissons, sans s'écarter ni à droite ni à gauche."

De même, M.Gaston Boissier la place sans hésiter au premier rang:

"Peu de femmes ont manié le Français avec autant de finesse et de sûreté, dit-il. J'ajouterai que pour la précision et la pureté des termes, elle écrit mieux que Mme de Sévigné. Sa phrase est plus courte, plus vive, plus dégagée d'incises, d'un tour plus moderne. Elle dit si bien ce qu'elle veut dire et d'une manière si délicate que c'est vraiment un charme de la lire."

Tel était également l'avis de Napoléon Ier; un jour qu'il se faisait lire les lettres de Mme de Maintenon à Sainte-Hélène:

"Son style, sa grâce, la pureté de sa langue me ravissent, dit-il. Je crois que je préfère ses lettres à celles de Mme de Sévigné; elles disent plus de choses. Mme de Sévigné restera toujours le vrai type: elle a tant de charme et de grâce! Mais quand on a beaucoup lu, il ne reste plus rien. Ce sont des oeufs à la neige dont on peut se rassasier sans charger l'estomac."

En citant le jugement de Napoléon, M. Désiré Nisard fait ses réserves :

"Quant les lettres de Mme de Maintenon sont pleines, dit l'éminent critique, on est de l'avis du grand empereur. Elles ont je ne sais quoi de plus sensé, de plus simple, de plus efficace. On n'y est pas ébloui de la mobilité féminine, et le naturel en plaît davantage, parce qu'il vient plutôt de la raison qui dédaigne les gentillesse sans se priver des bonnes grâces, que de l'esprit qui joue avec des riens. Mais où le sujet manque, ces lettres sont courtes, sèches, sans épanchements."

Quoi qu'il en soit de la préférence d'un chacun, les deux femmes qui ont remporté la palme dans ce genre de littérature se complètent admirablement l'une par l'autre. Les différences littéraires qu'elles présentent découlent de la disparité de leurs caractères et de leurs destinées. Si donc, au crépuscule d'un beau siècle épistolaire, aux qualités brillantes d'une Sévigné succèdent les qualités solides d'une Maintenon, c'est qu'à l'exubérance de la séductrice succède la pondération de la femme d'action.

Mme de Sévigné, riche et forte nature, femme vive de caractère, de parole et de plume, est d'une gaieté franche, communicative, rayonnante. D'un rang social très élevé, elle rapporte de sa fréquentation du grand monde, une infinité d'impressions, de portraits saisis sur le vif, de détails sur les actes qui trament l'histoire de son siècle. Que de choses pour exercer sa loquacité féminine. Aussi, pour déborder le trop plein de ses observations, et dans l'unique but de plaire, d'amuser et de charmer, elle se livre à plein coeur au plus gentil des commérages. Son style coule avec une fluidité et une verve étonnantes.

Mme de Maintenon, formée dès sa jeunesse à des habitudes de réserve et de gravité, fait aussi partie du grand monde; mais, combien

différent est le rôle qu'elle y joue! Elle le domine ce monde par sa royauté; elle l'éclaire et le forme par ses fonctions d'éducatrice. La dualité de ses devoirs lui mesure donc et ses loisirs et son pouvoir de causer librement. Une reine, plus encore une institutrice, doit viser à un tout autre effet que celui de divertir. Consoler, secourir, diriger, instruire, convaincre, voilà le but que se propose la compagne de Louis XIV. Son style doit se plier aux exigences que réclame une telle mission.

Mme de Sévigné écrit un peu pour la galerie. Ses lettres où toutes les grâces et les merveilles de l'époque se reflètent comme dans un miroir, passent de main en main dans les salons et les châteaux. Et quand elle laisse "trotter sa plume la bride sur le cou", qu'elle donne avec plaisir "le dessus de tous les paniers", elle sait bien, cette aimable fée, que la société raffole de son style plein d'imagination.

Mme de Maintenon n'aspire à aucune gloire mondaine, n'a aucune préoccupation littéraire. Loin de viser à l'effet, elle atténue volontairement celui qu'elle produit; trop de verve l'effrayerait. Chacune de ses lettres est un acte d'une personne essentielle, d'un esprit positif: ou elle accomplit une démarche, ou elle rend un service, ou elle trace une conduite à tenir. Or, on ne doit point parler à des prélats, à des politiciens, à des religieuses, à des élèves, comme à des précieuses. Par tout ce qu'elle répand de solide bon sens, d'agrément sobre, de politesse choisie, cette femme a de quoi plaire mais elle n'enchanté pas.

Mme de Sévigné rit à la vie à gorge déployée: Elle a des illusions sur toutes choses, des admirations qui vont jusqu'à la naïveté,

des extases en présence des rayons de l'astre royal. Si un nuage vient ternir l'azur de son ciel, le soleil ne tarde pas à le dissiper.

Mme de Maintenon sourit à peine: Elle ne se laisse fasciner ni par le roi, ni par la cour, ni par les femmes, ni par les hommes, ni par les choses. Elle a vu de trop près les grandeurs humaines pour ne pas en comprendre le néant, et ses conclusions sont empreintes d'une tristesse profonde.

Mme de Sévigné révèle une sensibilité exquise dans ses lettres à sa fille. Ses épanchements avec la chère absente sont spontanés, vibrants, plein de feu: n'est-ce pas naturel ?

Mme de Maintenon n'avait pas de fille à affectionner. Par contre l'humanité était devenue son enfant d'adoption, et elle l'a tendrement aimée. Les enfants dont elle eut la charge, ses collaboratrices de Saint-Cyr, ses nombreuses élèves, ses pauvres et ses vieillards se sont partagés son coeur. Mais les sentiments que la raison fait naître dans une mère adoptive se traduisent autrement que ceux qui surgissent de l'affinité naturelle. Si donc nous ne connaissons qu'à demi la sensibilité de cette femme admirable, faut-il lui en faire un tort ? Pouvait-elle livrer toute son âme à des étrangers ? Sa circonspection à cet égard révèle une sagesse louable. Ses actions, d'ailleurs, ont prouvé qu'elle pouvait être la femme absente dans ses écrits.

Mme de Sévigné s'enchantait de la nature. Pour la décrire, le mot pittoresque sort à tout instant de sa plume. Tantôt elle la peuple par l'image de l'être cher; tantôt elle devine un pays inconnu par la présence de sa fille bien-aimée.

Mme de Maintenon n'a point d'échappée sur la nature. Très occu-

pée à répandre les lumières de son expérience et de son sens droit, il semble qu'elle n'ait pas eu le temps de la regarder.

Mme de Sévigné est libre de toute contrainte; Mme de Maintenon est assujettie à mille considérations de convenances et de devoir et ne doit rien écrire qu'avec prudence et précaution. Dans Mme de Sévigné, tout est action, passion, entraînement; dans Mme de Maintenon, tout est raison, réflexion, esprit. L'enjouement, la verve gauloise sont du côté de Mme de Sévigné; l'expérience, la profondeur sont du côté de Mme de Maintenon. L'une brille par l'imagination, l'autre par le jugement; l'une est plus femme, l'autre est plus matrone.

Se plaire avec l'une et l'autre de ces deux femmes célèbres, les cultiver toutes deux, aller sans peine de celle-ci à celle-là, c'est la marque d'un excellent esprit, d'un goût à la fois délicat et compréhensif. C'est imiter l'exemple d'une Mme de Rémusat qui, tout en étant légèrement fanatique de Mme de Sévigné, se déclarait l'admiratrice zélée de Mme de Maintenon. Voici comment elle s'en expliquait en répondant à une amie qui avait quelque peine à s'attendre avec elle sur ce sujet:

"Je relis les lettres de Mme de Maintenon. C'es' toujours un chagrin et un étonnement pour moi que vous ne les aimiez pas. Plus je vais, plus elles me plaisent. J'y trouve une telle dignité de sentiments, une piété si éclairée, si juste, qui va tellement au fait, une telle indépendance des prospérités mondaines, une telle sincérité sur les sacrifices qu'elles imposent, un accord si parfait de ce qui compose, à mon avis, la vertu et la raison, que je suis toujours tentée de croire que vous ne les avez jamais lues assez posément pour qu'il n'y ait un peu de votre faute dans le jugement que vous leur portez."

Tout en donnant un exemple d'équité, de largeur de raison et de sentiment, cette femme de talent rare fait voir qu'elle avait la bonne habitude de rechercher, dans ses lectures, le profit moral au moins autant que le plaisir de l'esprit.